

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 441—SAMEDI, 15 OCTOBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HONORABLE WILFRID LAURIER, Chef de la loyale opposition de Sa Majesté au Parlement du Canada

Photographie Pittaway & Jarvis—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 OCTOBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du *Monde Illustré*, par Jules Saint-Elme. — Causerie, par Vi.lette. — Poésie : Le glaneur (avec encadrement), par E.-Z. Massicotte. — Galerie canadienne : L'hon. Wilfrid Laurier, par Rodolphe Lemieux. — Lettre d'une parisienne, par Jeanne Heilmann. — Les microbes du choléra (avec gravures), par J. St.-E. — Carnet de la cuisinière. — Poésie : Confiance, par Wilfrid. — Petite chronique, par Gilberte. — Curiosités littéraires. — Etymologies, par P.-G. R. — Le romancier Zola à Lourdes. — Notes et faits : Une balaine vivante à l'Exposition de Chicago ; Un crâne en fer ; Homonymes ; L'activité volcanique de la lune. — Feuilleton : La Belle Ténébreuse (suite). — Enigme. — Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES. — Portrait de l'honorable Wilfrid Laurier. — Les fêtes de Gènes en l'honneur de Christophe Colomb : Le cortège de Christophe. — Le choléra à Hambourg (Allemagne) : Convoi de porteurs réquisitionnés transportant des cercueils d'enfants ; Enlèvement des cholériques. — Portrait de M. Emile Zola. — Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me " "	25
3me " "	15
4me " "	10
5me " "	5
6me " "	4
7me " "	3
8me " "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS.



EST le mois, presque le jour du quatrième centenaire de Christophe Colomb, il faut que tout le monde en parle vite, car il n'en sera plus guère question qu'accidentellement, d'ici à cent ans, c'est-à-dire en 1992, à moins qu'on ne se décide, dans quatorze ans, à célébrer le quatre centième anniversaire de sa mort.

De sa vie, on sait bien des choses, hormis le vrai peut-être, car son existence est tellement remplie de nuages qu'il est difficile d'y voir bien clair, mais sa découverte inconsciente a été tellement grande de résultats, qu'il est peu de sujets qui favorisent plus les envolées d'imagination, les discussions sans limites, les écarts de pensée et les admirations irréflechies.

Près de six cents volumes ont été écrits expressément sur cet homme extraordinaire, sans parler d'autres, en nombre immense, traitant incidemment de sa carrière, et nous n'en sommes pas, en définitive, beaucoup plus renseignés.

Rien de plus facile que d'écrire, en prose ou en vers, sur Christophe Colomb, c'est même un sujet assez banal de composition de collège ; rien de plus difficile que de dire exactement ce qu'était l'homme et même le marin.

* * Deux partis d'écrivains ont toujours été en

antagonisme ; les uns affirmant tout, même des absurdités, les autres niant avec autant de convictions et pas plus de preuves.

Ce qui est hors de doute, cependant, c'est que jamais Christophe Colomb n'a plus pensé à découvrir un nouveau monde qu'à prendre la lune avec les dents, car il est mort sans se douter de l'existence du continent que nous habitons.

Comme on l'a dit tant de fois, ce qu'il cherchait à l'ouest, c'était le Cathay, ainsi que l'on désignait la Chine à cette époque, une nouvelle route plus courte pour aller aux Indes, et quand il arriva à ce qui est aujourd'hui Cuba, il se crut certainement en Chine, comme il prit Hispaniola pour le Japon.

Toutes ces erreurs étaient le résultat d'une autre erreur : Colomb, tout en étant convaincu que la terre était ronde, — idée qui paraissait généralement assez ridicule, — la supposait plus petite d'un tiers qu'elle ne l'est, et c'est pourquoi il croyait retrouver la Chine à 2,500 milles à l'ouest des Canaries.

Il trouva une autre terre qu'il ne cherchait pas, mais il n'en eût pas moins le mérite d'avoir *pensé* le premier à démontrer, par une exploration, la sphéricité de la terre et d'avoir réussi.

Penser le premier à une chose, c'est ce qui fait le découvreur.

Et, n'est-ce pas ici le moment de rappeler l'anecdote de l'*œuf de Colomb* ?

* * La découverte de Colomb lui avait créé beaucoup d'ennemis, et de même qu'on l'appelaient par dérision *l'amiral du pays des moustiques*, on lui contestait tout mérite. Son œuvre était assez vulgaire, "il n'avait fallu qu'y penser."

"Telle était déjà la hardiesse des détracteurs, que ces propos malveillants circulaient tout haut, à la table d'un grand d'Espagne où avait été invité Colomb. Le grand homme resta silencieux durant toute la discussion ; seulement, après un instant de réflexion, il se fit apporter un œuf, et, le présentant aux nobles convives :

"— Qui de vous, messieurs, se sent capable de faire tenir cet œuf debout sur une de ses extrémités ?

"L'œuf circule, passe de main en main et revient à Colomb sans que le problème ait été résolu. Alors, celui-ci prend l'œuf, le frappe légèrement sur son assiette, et l'œuf reste en équilibre. Chacun se récria :

"— Ce n'était pas difficile.

"— Sans doute, répliqua Colomb avec un sourire ironique, mais *il fallait y penser*."

* * Quand nous examinons la sphère terrestre et que nous regardons le continent américain, le nouveau monde, nous sommes étonnés du résultat colossal du voyage de Colomb et, nous égarant dans les pensées superficielles que nous suggère la vue de cette immense tentative, nous sommes presque tentés de croire que le grand marin l'a vu, de ses yeux vu, comme nous le voyons sur la carte.

C'est là l'erreur qui nous fait paraître le découvreur plus grand qu'il ne l'a été en réalité.

"On n'a pas plus découvert l'Amérique en un jour qu'on n'a bâti Paris en vingt-quatre heures," a dit un Anglais, avec beaucoup de bon sens. Ni Colomb, ni les hommes de son époque n'ont compris l'importance de cette découverte, car ce que l'on cherchait surtout c'était "les palais de marbre du Cathay, les îles aux épices et les trésors du prêtre Jean."

"Ainsi, personne, dit Fiske, n'avait le moindre soupçon de ce qui avait été accompli. La grandeur de l'œuvre était tout à fait hors de la conception de la génération qui en avait été témoin. Nous sommes, en effet, arrivés, depuis lors, à apprendre qu'en 1492 le contact entre la moitié orientale et la moitié occidentale de notre planète commença réellement pour la première fois, et que les deux courants de vie humaine, qui avaient coulé à part depuis d'innombrables siècles, étaient de ce moment appelés à se fondre ensemble. Le premier voyage de Colomb est, de la sorte, un événement unique dans l'histoire de l'humanité. Rien de pareil ne fut jamais fait auparavant, et rien de pareil ne peut plus jamais être fait de nou-

veau. Il ne reste plus de monde à conquérir pour un futur Colomb. L'ère dont ce grand marin italien fut le plus illustre représentant est close à tout jamais."

* * Colomb mourut pauvre et abandonné à Valladolid, le 20 mai 1506, dans la plus complète obscurité et déjà oublié. Les chroniques du temps ne font même pas mention de sa mort.

On ne sait même pas exactement où reposent ses restes.

Plus de trente ans après, en 1537, Ferdinand Colomb, son fils, adopta pour son blason la fameuse devise, gravée dans la cathédrale de Séville :

A Castila y a Leon
Noevo mundo dio Colon.

La postérité a été moins ingrate pour Colomb que le furent ses contemporains.

* * Les bonnes ménagères de la campagne seront heureuses d'apprendre que des princesses de sang royal se livrent aux mêmes travaux qu'elles mêmes.

D'un autre côté, les hommes qui désertent nos campagnes sous prétexte d'aller mieux vivre ailleurs, verront combien ils ont tort de ne pas imiter les petites-filles de Sa Majesté, notre gracieuse Souveraine.

"Les trois jeunes filles de la princesse et du prince de Galles, dit le *London Herald*, trouvent une véritable jouissance dans la vie de campagne, et, comme leur mère, ont les mains assez fortes pour faire du bon beurre dur, ce qu'elles pratiquent constamment à la laiterie attachée au château de Sandringham, où la princesse de Galles a ses *alderneys* qu'elle choye, et tout le plus coquet ameublement de laiterie que son cœur puisse désirer. Les murs sont recouverts en tuiles des Indes, couleur bleu paon, la baratte est d'argent ainsi que les jattes à lait et doublées, à l'intérieur, en porcelaine. Une grande jatte à lait, peinte par la marquise de Lorne pour cadrer avec le reste, est constamment en usage."

Le *London Herald* a bien fait de nous révéler ces jolies choses qui ouvrent des horizons tout nouveaux à ceux qui cherchent ce bien si rare que l'on appelle le bonheur.

Le bonheur, le voici dans toute sa simplicité.

Quelques *alderneys*—vaches qui valent à peine cent louis—une laiterie modeste, aux murs recouverts de tuiles des Indes, couleurs bleu-paon (cette couleur paraît indispensable) une baratte en argent, des jattes à lait de même métal, doublées en porcelaine, etc., c'est tout ce qu'il faut.

Vous voyez que rien n'est plus à la portée de tout le monde et que les malheureux, s'ils sont malheureux, ce n'est pas malgré eux.

Décidément, le *London Herald* a eu une bien belle idée.

* * Une dépêche de Berlin nous apporte la nouvelle suivante :

"En l'honneur de la naissance de sa fille, l'empereur Guillaume doit gracier toutes les femmes détenues, dans l'empire, purgeant une première condamnation."

Les pardons des empereurs et des rois ont leurs causes, mais, en général, ils ne leur coûtent guère, pas le moindre sacrifice, à quelque point de vue qu'on se place et, presque toujours ils sont mal faits.

"Toutes les femmes détenues, dans l'empire, purgeant une première condamnation !"

C'est-à-dire que l'empereur—un individu maître des êtres et des choses du pays, par le hasard de sa naissance—n'a pensé qu'aux femmes tarées par une condamnation, la première si vous voulez, qui lui ont seules parues dignes d'intérêt. La caisse n'en souffrira pas, l'Etat n'aura pas à nourrir ces condamnées, et ses courtisans, "race vile et damnée" comme dit Victor Hugo, le congratuleront à l'envi.

C'est royalement écœurant !

Les femmes honnêtes ! l'empereur s'en occupe-t-il ? allons donc ! et cependant, en Allemagne

comme ailleurs, elles sont la majorité. Mais un empereur s'occupe-t-il des femmes honnêtes ?

Et le peuple allemand applaudit peut-être :

.....ne sachant en effet
(e qu'un roi cache au fond de la grâce qu'il fait.

* * Une promenade dans les égouts de Montréal !

Voilà une nouveauté que j'ai appris avec plaisir, car je me figurais, — habitué au vieux système, — qu'on s'occupait fort peu du sous-sol de notre grande ville.

Il est vrai que la promenade a été très courte, mais si je ne suis pas de ceux qui répètent bêtement que nous sommes jeunes, alors que tout prouve que nous avons à réagir contre notre décrépitude anticipée, j'appartiens au parti de la révolution... en matière d'hygiène.

Je vois, d'après les comptes-rendus, que plusieurs échevins, les membres de la presse, et deux savants médecins, MM. les docteurs Beausoleil et Laberge, ont fait cette excursion et... leurs réflexions.

Dans notre bienheureux pays, nous sommes très marseillais, comme le dit Joussetin, et nous croyons, nous, nous voulons faire croire que notre province est une immense Cannetière.

Aucun des étrangers qui viennent nous voir ne s'y laisse prendre, mais tous nous laissent dire.

Tant pis pour nous !

* * Notre système d'égouts n'est pas parfait, et Dieu veuille que nos échevins *ultra-marseillais* puissent le comprendre ; je crois qu'il suffirait de leur mettre le nez dans nos véhicules de microbes pour leur faire sentir la vérité ; mais, badinage à part, il est clair qu'il faut assainir Montréal.

Nos médecins, dont j'ai cité deux, éminents et connaissant quelque chose en hygiène, ont rudement à faire et si les échevins, mettant un moment de côté leurs intérêts personnels, pour s'occuper de la santé publique, voudraient travailler sérieusement, on pourrait réformer l'état sanitaire de certains quartiers.

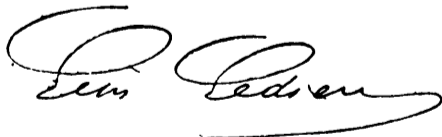
Le docteur Séverin Lachapelle, qui vient déjà de rendre des services réels à Montréal, en empêchant certains navires allemands de nous emporter le choléra, aura certainement voix au chapitre, car le contraire serait une injustice criante.

* * Au moment de clore ma causerie, vous entendez le canon tonner en l'honneur de 400e anniversaire de la découverte de l'Amérique.

Québec donne *cent coups*. C'est M. Panet Angers, avocat distingué et échevin de notre capitale, qui vient de m'annoncer que l'on a reçu d'Ottawa la permission de célébrer aussi grandiosement ce grand événement.

Vive l'Amérique ! Vive Colomb !! Vive l'avenir !!!

Et comme ce troisième hurrah est absurde, je l'explique : " Puissent nos descendants être moins bêtes que nous ! ! ! ! ! "



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nous publions, cette semaine, un petit morceau de dessin bien canadien et, ce qui plus est, fort réussi. L'encadrement, si coquet, de la poésie qu'a faite notre collaborateur, M. E.-Z. Massicotte, est dû à la plume de son frère, M. J.-Ed. Massicotte, un jeune dessinateur qui promet.

LE MONDE ILLUSTRÉ est toujours heureux d'aider ceux des nôtres qui ont du talent à le révéler au public.

* *

Nous offrons de sincères félicitations à notre

confrère *Le National* pour les améliorations qu'il vient d'apporter à sa publication. Avec ses seize pages, sa rédaction soignée et presque aussi littéraire que de lutte — ce qui nous met plus à notre aise pour nous intéresser à lui — il nous donne une illusion assez réussie du *Courrier des États-Unis* qu'il a l'ambition d'imiter. Dans le premier numéro de sa nouvelle série nous avons remarqué un article d'un fort bon esprit, sous le titre *Asses*, et dont nous le complimentons spécialement.

* *

A l'occasion de la magnifique conférence qu'il a faite récemment à la salle Windsor, LE MONDE ILLUSTRÉ présente à ses lecteurs le portrait de l'honorable Wilfrid Laurier, le chef distingué du parti libéral canadien, et notre illustre compatriote français.

Pour accompagner cette photographie, monsieur l'avocat Rodolphe Lemieux nous a permis de reproduire une bonne partie de la charmante étude qu'il consacrait à la personnalité de son chef, dans *Le Canadien*, de Montréal, un de ces jours passés. Parmi tous les suivants de l'homme d'état libéral, M. Lemieux est un de ceux qui comprennent le mieux le véritable esprit de son chef. Ses réflexions judicieuses seront goûtées.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE. — *Mlle Mary H.*, Beaumont. — Comme je regrette, pour une fois, de refuser satisfaction à une légitime curiosité féminine : les dames sont si gentilles parfois pour la nôtre, à nous du sexe qui n'est pas beau ! Mais enfin, ce serait trahir un secret professionnel, sacré. Celui de nos collaborateurs à qui vous faites l'honneur de vouloir le connaître doit rester tout simplement *Pedro*, pour le commun des mortels et en dehors de nos bureaux.

Mde. A. E. C., Butte, Montana. — Nous avons le plaisir de vous faire parvenir par une prochaine malle le numéro spécimen par vous demandé, des *Causeries Familiales*. Nul doute que la partie littéraire, que vous désirez connaître surtout, vous charmera assez pour que vous en deveniez tout de suite une fidèle lectrice.

Edgar de Brévan, Fall River (Mass.) — Votre lettre me fait grand plaisir ; je commençais à désespérer de votre cas, vraiment. Je vous écris, par la malle, plus longuement, et vous communique une lettre que vient de nous adresser à nos bureaux un de vos admirateurs.

Gilberte, Montréal. — Encore l'avantage de vous dire un mot, cette semaine. C'est que, malheureusement, les vues photographiques nous seront inutiles : impossibles à reproduire, dit notre artiste. Croyez à nos regrets et nos remerciements. La jolie chronique suffira bien seule à intéresser les lecteurs.

M. Benj. S., Ottawa. — Voyez comme les opinions diffèrent. Quelqu'un de très compétent en la matière me disait, ces jours-ci, de l'article que vous avez consacré à notre Christophe Colomb, exactement ce que vous m'écrivez du mien : " C'est de l'histoire hautement fantaisiste. " Voilà, confrère ; et si je vous nommais le quidam vous seriez surpris de le reconnaître. Vous en aurez peut-être des nouvelles ?... Pour moi, je crois à Colomb juste et vertueux... et je ne suis pas seul. Sans rancune, aucune.

M. le Dr D., Château-Richer. — Courage et patience, mon cher collaborateur : c'est un motto qu'il ne faut point perdre de vue, dans notre ingrate carrière des lettres. Votre projet est pratiquement beau et devra s'imposer. " A travers les vignes " on oublierait probablement le whisky, lequel menace de devenir une plaie sociale, en certains quartiers. Mon concours entier vous est acquis ; pardonnez s'il ne se révèle pas aussi efficace que je le voudrais.

M. Joseph M. Armissan (France). — Toute flatteuse que me soit votre proposition, elle sera de réalisation impossible, j'ai bien peur. J'en suis navré. Je vous en écris, plus au long, par un prochain courrier transatlantique.

X. Vincy, St-Jean. — Votre correspondance passera, puisque c'est une réponse. Mais j'aime à

croire qu'on s'en tiendra là de cette petite discussion de clocher. LE MONDE ILLUSTRÉ ferait vingt fois meilleur accueil à ces jolies légendes et nouvelles dont vous vous faisiez naguère un succès.

JULES SAINT-ELME.

CAUSERIE

Puis-je, à mon tour, répéter les vers suivants qui retracent si bien les pensées intimes de mon cœur, et sans en altérer l'élégance écrire au présent et au futur ce qui est écrit à l'imparfait ? Allons, José :

Oui, je doute de l'espérance,
Et du bonheur et de l'amour,
Et ce doute, affreuse souffrance,
Sera mon mal de chaque jour.

On dira peut-être : peut-on douter ainsi quand on est jeune ? C'est que, voyez-vous, la jeunesse, presque toujours impressionnable, courbant comme le roseau sous le poids qui l'accable, n'a pas l'expérience de l'âge mûr pour supporter les épreuves de la vie, qui lui semblent si pénibles ; elle est plus sensible au malheur qui la frappe.

Pour moi, qui avais pris pour devise l'Espérance, je me demande à l'instant : faut-il donc toujours espérer en vain ? Et je vois que l'infidèle fuit loin de moi... Ah ! qui me la rendra ?... Peut-être a-t-elle fui sans retour ?... Je doute encore, et pourtant je crois en Dieu.

En ce moment j'envie le bonheur de cet heureux *Pedro* à qui l'espérance sourit encore, puisque " maintenant, dit-il, il est fort pour attendre. " Qu'il cherche aussi et il trouvera ; mais lorsqu'il aura trouvé, qu'il n'abuse pas. L'homme est si bizarre ! Il désire ardemment, il souffre, il est malheureux, et voilà qu'au moment où il trouve ce qu'il cherchait, il n'en veut plus ; il repousse bientôt ce qu'il a tant désiré. On dira sans doute :

Comme la plume au vent
Femme est volage.

Oui, je veux bien que la partie soit égale ; mais bien souvent la vie d'une femme se brise au premier choc ; tandis que l'homme, permettez-moi de le dire, est plus ou moins oublieux. Mais pardon, je ne dois pas discuter ce sujet, car je n'ai pas assez d'expérience, et puis, je n'ai pas encore aimé.

Je suis bavarde, j'en conviens, mais n'est-ce pas là le partage de la femme ? Du reste, croyez-moi, la femme sait reconnaître les exceptions et elle est très indulgente pour la règle. Ainsi, l'être aimé est à ses yeux sans défaut ; vous permettez-vous de lui faire part d'une observation, elle s'en trouve formalisée. Celui qui a dit : " L'amour est aveugle, " n'a pas menti. Mais l'amour est rarement réciproque. Et puis, si ce sentiment était toujours partagé, il n'y aurait que des heureux. Pour moi, et d'après ma faible expérience, voilà comment je comprends l'amour : l'union de deux âmes liées par les mêmes sentiments, se vouant une tendresse mutuelle, partageant les mêmes joies et supportant également les vicissitudes de la vie. Voilà ; maintenant, comment dois-je le comprendre ? Je ne sais plus... Je douterai donc toujours ?...

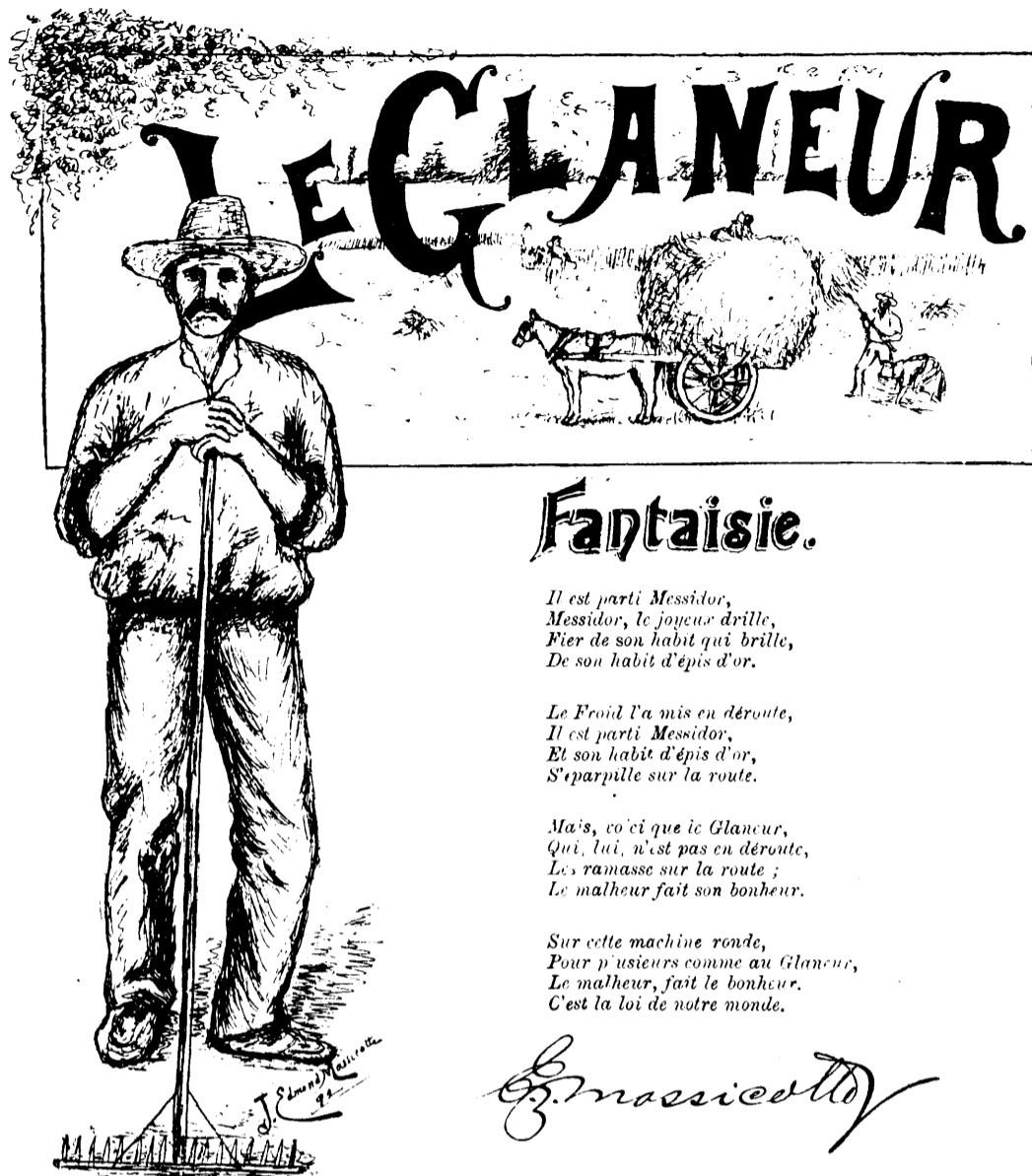
On m'appelle fréquemment Machiavel ; je ne crois pas pourtant partager ses principes, puisqu'il était, dit-on, l'homme de la force brutale, du mensonge et de l'astuce ; voilà ce qu'il prêchait, affirmant que c'était là le remède des gouvernements qui avaient besoin des mauvaises passions pour réussir. Il a fait son dieu de la nécessité : disant qu'un gouvernement doit se guider d'après son intérêt. On voit combien ces principes choquent la morale, le droit naturel et le simple droit des gens. Voilà Machiavel.

Je ne suis vraiment pas très flattée de m'entendre appeler ainsi ; j'aimerais tout autant un autre nom que celui-là.

Allons, je clos ma causerie. Si, en la lisant, vous vous sentez obsédé par l'aile noire de l'ennui, pardonnez-moi, oubliez tout, je n'ai rien dit.

Et maintenant, lecteurs et lectrices, je demande un peu d'indulgence et vous prie d'épargner votre critique à une inconnue, un atôme perdu au milieu du monde littéraire.

VIOLETTE.



Fantaisie.

*Il est parti Messidor,
Messidor, le joueur drille,
Fier de son habit qui brille,
De son habit d'épis d'or.*

*Le Froûd l'a mis en déroute,
Il est parti Messidor,
Et son habit d'épis d'or,
S'éparpille sur la route.*

*Mais, vo'ci que le Glaneur,
Qui, lui, n'est pas en déroute,
Les ramasse sur la route ;
Le malheur fait son bonheur.*

*Sur cette machine ronde,
Pour plusieurs comme au Glaneur,
Le malheur, fait le bonheur.
C'est la loi de notre monde.*

J. Massicot

GALERIE CANADIENNE.

L'HONORABLE WILFRID LAURIER
LE CONFÉRENCIER DU WINDSOR



AI lu autrefois, au collège, un petit ouvrage de mythologie et, je ne sais pourquoi, mais ces pages toutes remplies d'un parfum exotique avaient pour moi un attrait irrésistible. On y retraçait toute la généalogie des divinités de l'Olympe et on y chantait leurs prouesses. L'auteur (probablement un vieux soldat en retraite), s'était violemment épris de Mars, le dieu de la guerre. Avec quel enthousiasme il racontait ses exploits ! Je me rappelle qu'entre autres détails typiques, l'auteur rapportait que Mars, après avoir terrassé les armées et détruit les murs des villes, déposait épée et bouclier... pour cultiver les fleurs.

Ce souvenir poétique m'est revenu à la mémoire l'autre jour, lorsque j'ai pu entendre l'honorable Wilfrid Laurier, comme conférencier, au Windsor. Le chef du parti libéral a laissé la Chambre des Communes il y a trois mois à peine. Il s'est mesuré avec les guerriers les plus redoutés du parti ministériel. Il a fait de terribles brèches à la citadelle qui protège le pouvoir, et, animé d'un cou-

rage et d'une énergie indomptables, a tenu tête aux gros bataillons. La fumée du combat est à peine dissipée, et voilà que celui qui, tout en semant la terreur, commandait le respect, nous reparait sur une autre scène, cultivant les fleurs littéraires.

Ceux qui ont eu le privilège d'entendre M. Laurier, soit à la Chambre des Communes, soit sur les tréteaux, exposant ses principes politiques ou dénonçant les abus, ne connaissent pas encore toutes les ressources de son merveilleux talent. Mais quiconque l'entendra comme conférencier sera convaincu, qu'à sa réputation de grand orateur politique, M. Laurier joint celle de conférencier au style pur, élégant et châtié. Il semble que l'éloquence de Laurier va toujours croissant. La pose de l'orateur est classique et de toute sa personne se dégage un air plein de dignité et de noblesse. La voix est claire et sympathique ; le geste sobre et méthodique. Le langage est élevé, la diction pure et le style délicat, exquis. L'éloquence jaillit de lui, naturellement, sans efforts, limpide et chantante au départ comme l'eau d'une source dans les bois. Ce n'est pas cette éloquence qui, semblable à l'eau d'un torrent impétueux, mousse et bondit sur les rochers avec une voix qui semble entrecoupée par la colère. Au contraire, lorsque Laurier paraît, on sent le calme d'un esprit qui se possède. Il se présente, impassible, dans une sorte de recueillement. A peine a-t-il parlé, qu'il circule déjà autour de lui comme une effluve de sympathie, pour l'échauffer et l'encourager. Sa voix prend peu à peu des accents plus harmonieux et plus sonores, et son éloquence revêt alors un tel caractère de majesté et de noblesse qu'elle vous remue le cœur et vous fait frissonner d'enthousiasme.

"Abraham Lincoln", tel est le sujet dont nous entretenait l'éminent conférencier de ce soir-là. Ceux

qui connaissent notre chef, dans l'intimité, n'ignorent pas qu'il a choisi comme modèles politiques trois des plus grandes figures de notre siècle : Abraham Lincoln, l'émancipateur des noirs ; John Bright, l'apôtre du libre échange, et William Ewart Gladstone, le grand réformateur anglais, le premier ministre actuel de la Grande-Bretagne.

Dans sa charmante retraite d'Arthabaska, M. Laurier n'est plus le chef du parti libéral canadien, il est le disciple de ces grands esprits dont il lit et étudie constamment les discours. De fait, pour lui, qui s'est imprégné de leurs idées, ces trois figures sont la personification la plus exacte du vrai libéralisme anglais.

La vie d'Abraham Lincoln est pleine d'enseignements et doit être méditée par tous les amoureux de la démocratie et de la liberté. Quand on songe que Lincoln est devenu président de la plus vaste république dont l'histoire fasse mention, après avoir été successivement gardeur de troupeaux, batelier, bûcheron, conducteur de trains de bois, et portefaix sur les bateaux du Mississipi ! Il faut vivre en Amérique pour être témoin de ces choses, qui nous paraissent si naturelles ici, tant l'égalité des choses est reconnue, et qui sembleraient si extraordinaires ailleurs, tant l'esprit de caste y domine. Le poète a dit avec raison :

*" Sur cette terre encor sauvage
Les vieux titres sont inconnus ;
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus ! "*

L'abolition de l'esclavage ! tel fut le grand œuvre de Lincoln. Il avait compris qu'en laissant subsister plus longtemps la plus monstrueuse des iniquités sociales, il mettait en danger l'avenir de la jeune république. Pour lui, l'esclavage, relique des âges barbares, était une violation du droit, au premier chef, et un crime de lèse-humanité. Il fallait que le travail fût réhabilité, et cette réhabilitation n'était possible que par la victoire définitive du travail libre sur le travail servile. C'était avant tout un partisan de la liberté qui avait pris pour devise ces belles paroles que j'ai lues quelque part sur le socle d'un monument que ses concitoyens lui ont élevé : *" Without malice toward any body, with firmness in the right, as God shows the right. "*

Sa mort fut tragique. Il était allé au théâtre, dans la soirée du 14 avril 1865. Assis dans une loge d'avant scène, il riait franchement et de bon cœur des fines réparties des acteurs entre eux, lorsque soudain une balle l'atteint à la tête. Au même instant, l'assassin, Wilkes Booth saute sur la scène et regardant les spectateurs, en brandissant un couteau, s'écrie : *" Sic semper tyrannia ! Le sud est vengé ! "*

Désormais, le nom d'Abraham Lincoln était inscrit en lettres d'or au temple de l'immortalité. Emancipateur de milliers d'esclaves, il franchit le seuil de l'éternité, le front ceint des palmes du martyr, justifiant ainsi cette belle parole du poète :

*" Pas une œuvre où le doigt de Dieu s'est fait sentir
Qui n'ait un peu germé dans le sang d'un martyr ! "*

Tel est le patriote dont M. Laurier a fait un digne éloge. Cette conférence fera époque à Montréal, et nous devons de la reconnaissance au grand orateur canadien pour être venu donner ici l'impulsion au mouvement littéraire.

Rodolphe Lévesque

Les pierres que ses contemporains jettent à l'homme de génie servent à construire le piédestal des statues que lui élèvera la postérité.—H. BÉRIOT.

L'invention en politique, ainsi que dans les arts, consiste dans l'application et l'usage des idées des autres comme des nôtres propres.—J. MAC CARTHY.

LETTRE D'UNE PARISIENNE



A question de toilette ne laisse pas d'être parfois embarrassante. Bien des dames ont de longues hésitations lorsqu'il s'agit de choisir un tissu ou de décider de la façon d'une robe. Mais où cela devient tout à fait épineux, c'est lorsqu'il s'agit d'habiller des filles de douze à seize ans.

Il est difficile de trouver un costume seyant pour cet âge ingrat où l'enfant est souvent disgracieuse, grandit trop vite, trop femme déjà pour ne point être vêtue en femme, pas assez pour savoir porter convenablement une toilette.

Il faut trouver le juste milieu, et jamais la mode n'a été autant qu'en ce moment propice aux accommodements nécessaires à cet âge.

Les corsages très lâches, les blouses à plis, les plastrons bouffants sont très favorables aux jeunes filles : d'abord parce qu'ils dissimulent la maigreur, puis, surtout, parce qu'ils permettent au corps de se développer librement, sans être gêné ni serré.

En effet, avec ces vêtements à peine ajustés, le corset n'est pas indispensable ; on peut fort bien se contenter d'une légère brassière qui maintient le dos et les omoplates, sans comprimer le buste ; ou, si la jeune fillette se tient naturellement droite, on peut employer un corset de repos, très peu baleiné. Elle s'en trouvera plus à l'aise et gardera toute la souplesse et la liberté de ses mouvements.

On ne saurait trop conseiller aux mères de ne pas habiller trop tôt leurs filles comme des femmes.

Lorsqu'elle s'occupe de ses études, qu'elle se penche sur ses livres et ses cahiers, la fillette doit se sentir libre, ne point être comprimée dans un corsage trop serré. En outre, elle a encore besoin de courir, de se dépenser, de se livrer aux exercices du corps, à ces jeux si justement en faveur aujourd'hui, comme le croquet et le lawn-tennis, qui développent les poumons et les muscles, calment les nerfs, contribuent au bon équilibre physique et moral. Pour cela aussi, il faut éviter que le costume soit une gêne et une entrave.

Et puis, ne vaut-il pas mieux laisser à cet âge encore toute l'insouciance qui lui est inhérente ? Habitée à beaucoup de simplicité, la jeune fille ignorera plus longtemps le goût du luxe, les préoccupations de la coquetterie. Tout cela ne viendra que trop tôt ; il ne faut point hâter les petites rivalités féminines, le désir d'être plus belle que telle ou telle autre.

Grande simplicité, absolue liberté de mouvements, voilà donc les deux règles fondamentales de la toilette des toutes jeunes filles. La jupe se fera plate, sans aucun pli, et pas trop longue, découvrant un peu les chevilles, pas du tout traînante derrière. Le corsage à dos tout d'une pièce, sans couture ; le devant froncé à un empiècement — empiècement que l'on peut faire en dentelle ou broderie pour les toilettes habillées — ce devant peut être très bouffant, sans pinces, et tous les plis, du devant et du dos, sont retenus à la taille par une ceinture en étoffe ou plutôt en cuir. On fait de fort jolies ceintures, très variées de formes : en pointe devant et derrière ; plus grandes, en forme de corselets. On en fait aussi en ruban tourné plusieurs fois autour de la taille ; mais pour cela il faut être très mince et bien faite. Celles en velours ou en étoffe pareille à la robe légèrement baleinées et formant corselet, se portent beaucoup. Le choix de la ceinture dépend naturellement de la taille plus ou moins fine de la personne qui la porte. On évitera de la serrer trop, de peur de comprimer l'estomac ou de troubler la respiration.

La blouse russe peut se porter aussi à cet âge ; mais il ne faut pas la faire trop longue. On fait généralement la ceinture en étoffe pareille ou en galon, surtout en galon doré. Elle doit avoir environ deux doigts de largeur et se ferme un peu sur le côté — grande naturellement — par un bouton ou une agraffe.

Les vestes courtes ou demi-longues sont très sey-

antes pour les jeunes filles. Elles autorisent également et exigent même le gilet bouffant et lâche.

On les fait en soie d'une autre couleur ; par exemple, costume bleu marin avec bouffant de soie rouge ou blanche.

La forme de la veste peut se varier à l'infini. Elle peut être toute droite, avec ou sans revers tailleur ; s'arrêtant à la taille avec les coins carrés, ou encore la veste Figaro qui ne va, elle aussi, que jusqu'à la taille, mais se découpe en rond et s'orne ordinairement de petites pampilles de passementerie. Cette façon est un peu âgée, et ne convient guère audessous de seize ou dix-sept ans.

Lorsqu'on fait une blouse bouffante ou froncée, sans veste, il est préférable de ne point la faire trop montante. Le col droit ou col officier engonce et gêne souvent. On fait plutôt une collerette ronde en dentelle ou en soie plissée, comme les collerettes de pierrots. C'est jeune et gracieux. Une très légère échancrure en pointe, de la hauteur d'un ou deux boutons, est fort jolie aussi. A cet âge, on peut sans crainte montrer un cou blanc et frais, si toutefois on ne craint pas les refroidissements. Mais il bon de s'endurcir un peu lorsqu'on est jeune et que l'on se porte bien, et ne pas recourir trop souvent aux cravates et aux fichus.

Pour sortir, les jeunes fille portent surtout des jaquettes demi-longues, soit boutonnées, soit ouvertes sur le bouffant du corsage. Elles peuvent mettre aussi la pèlerine, mais cela leur semblera peut-être moins commode et moins agréable.

Le chapeau rond, en paille, pour l'été, en feutre pour l'hiver, se garnit sobrement, sur le devant ou le côté gauche, d'un piquet de fleurs, entremêlés de ruban ou de velours. Les ailes ou les plumes droites conviennent bien à cet âge et donnent un gentil cachet espiègle et quelque peu masculin.

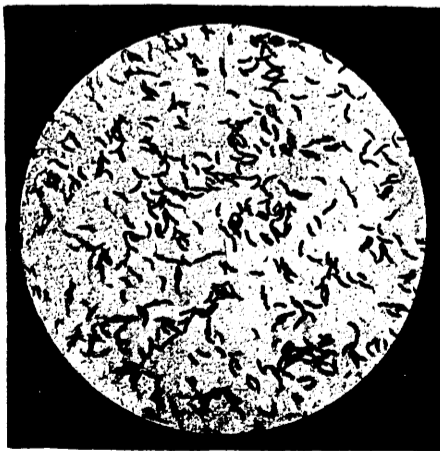
Un dernier conseil, pour ce qui concerne la coiffure. Si vos filles ont de beaux cheveux, laissez-les le plus longtemps possible pendre en natte sur le dos, retenus par un ruban de couleurs. C'est la manière la plus gracieuse, celle qui montre le mieux la beauté de la chevelure et celle aussi qui conserve le mieux cette beauté, en laissant les cheveux dans leur sens naturel. Lorsqu'on les relève trop tôt, on risque de les fatiguer, de les faire tomber, et les chignons de dames gâtent et vieillissent un jeune visage.

Léon Heilmann

Paris, 1892.

LE MICROBE DU CHOLERA.

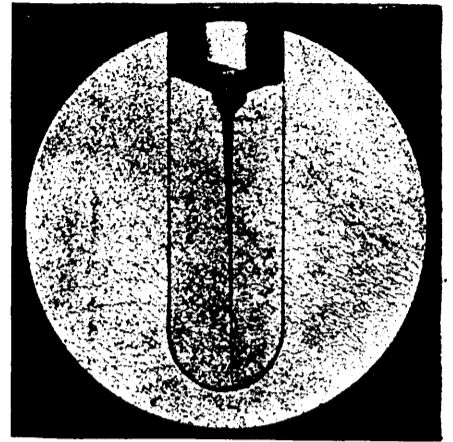
Cela ne veut pas dire qu'on ait trouvé le vrai microbe de la terrible épidémie asiatique : les médecins et analystes en cherchent encore la véritable nature. La figure 1 que nous reproduisons ici



Vibrios du choléra, cultivés dans la gélatine, anciens de deux jours. (Grossis mille fois)

représente le fameux bacille-virgule, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec ce signe de ponctuation. On sait que les déjections cholériques en contiennent en grand nombre. On le cultive dans

la gélatine, tel qu'illustré par notre figure 2, et on le fait se reproduire artificiellement.



Appareil, grandeur naturelle, pour cultiver le microbe du choléra, et montrer ses développements progressifs

Cette reproduction spontanée du bacille-virgule, quel que soit, du reste, la relation qu'il peut avoir avec le choléra, démontre qu'il a bien les caractères du microbe.

Malgré l'affirmation du Dr Koch, que ce bacille est le microbe du choléra, des observateurs consciencieux soutiennent qu'on trouve des microbes absolument identiques dans les sécrétions salivaires des personnes en santé. La présence du dit bacille dans les déjections des cholériques ne signifierait donc rien que de normal, vu que le microbe se trouverait être en permanence dans les intestins, et inoffensif en temps ordinaire. D'où on pourrait conclure que, aussi longtemps que le suc gastrique sera dans une condition saine, il suffira à détruire le microbe, et qu'une personne dont l'estomac reste en bon ordre échappera infailliblement au choléra.

Toutefois, il demeure bien certain que le bacille-virgule n'a pas encore été convaincu d'être le véritable germe du choléra.

En fin de compte, cependant, ce que nous venons d'en rapporter plus haut est bon à prendre en considération. L'on peut espérer que, avec de l'eau pure à boire, un bon drainage, et l'isolation instantanée de chaque cas de choléra qui viendrait à se produire, nous n'aurons à craindre aucun retour calamiteux de l'épidémie asiatique.

J. St.-E.

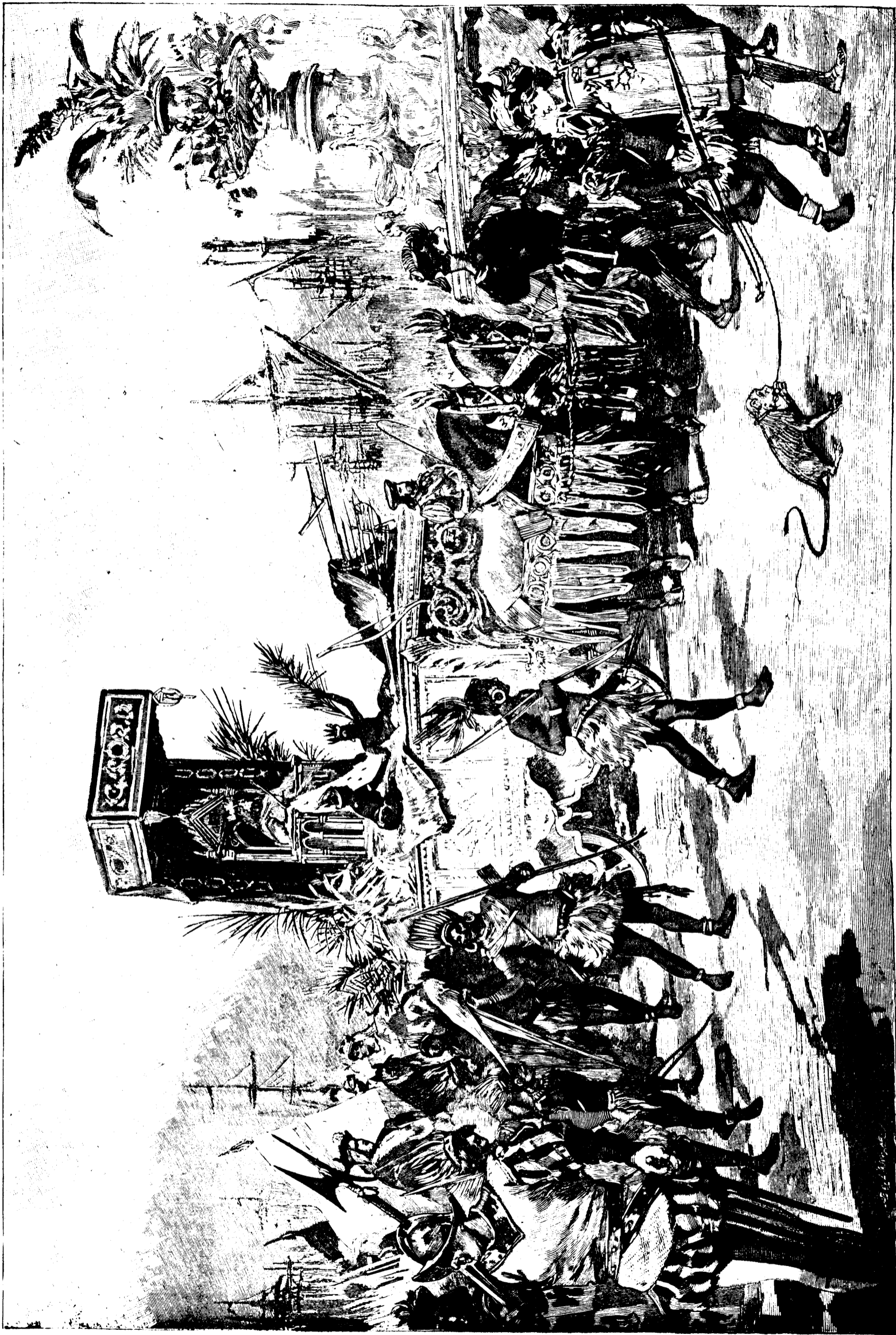
CARNET DE LA CUISINIÈRE

Sauce matelote.—Faites roussir des petits oignons dans du beurre, mouillez-les d'espagnole réduite à part, ajoutez champignons, et au moment d'employer votre sauce, vous y mettez un très petit morceau de beurre, et la tournerez légèrement.

Noyau.—Mettez une livre d'amandes d'abricots dépouillées et concassées dans quatre pintes d'eau-de-vie, deux livres de sucre clarifié, un gros de cannelle ; faites infuser pendant un mois ou deux ; passez au tamis ; ajoutez une livre de sucre fondu dans une pinte d'eau de rivière ; filtrez ensuite.

Abatis de dindons en haricots. (Entrée).—Préparez votre abatis et mettez le cuire comme la dinde en daube. Quand il sera cuit, faites roussir du beurre, jetez-y des navets tournés, et retirez-les dès qu'ils auront pris une belle couleur. Mettez une cuillerée de farine dans le même beurre ; faites un roux, mouillez-le avec le fond de l'abatis ; faites-le bouillir et réduire ; ensuite passez-le ; et mettez-y vos navets, et faites-les cuire dedans ; vous y jeterez un petit morceau de sucre, après l'avoir dégraissé. Dressez votre abatis ; masquez-le avec les navets, servez-vous de la sauce pour arroser le tout, et servez.

"J'aimerais à connaître la valeur, l'efficacité de la Sarspareille de Hood, sur l'univers entier," écrit M. Longnecker, de l'Union Deposit, Penn.



LES FÊTES DE GÈNES EN L'HONNEUR DE CHRISTOPHE COLOMB — LE CORTÈGE DE CHRISTOPHE



LE CHOLERA A HAMBOURG — CONVOI DE PORTEURS REQUISITIONNES TRANSPORTANT DES CERCEILS D'ENFANTS



LE CHOLERA A HAMBOURG (ALLEMAGNE) — ENLEVEMENT DES CHOLERIQUES DANS LE NIEDENSTRASSE

CONFIANCE :

C'est donc là des humains le sort inévitable :
Rêver, rêver toujours, et puis, c'est tout : mourir !
La vie est-elle donc un songe véritable ? ...
Réveil mystérieux, que nous fais-tu subir ?

Est-ce un rêve nouveau dans la nuit infinie ?
— Du mensonge toujours l'homme est-il le jouet ? —
Ou d'un jour éternel la lumière affermie
De la vérité pure entr'ouvrant le secret ?

Et les cœurs adorés que la mort envieuse
Glaça de son haleine aux jours de la douleur,
Poursuivent-ils encor cette ombre dédaigneuse
Que l'homme dans son rêve appelle son bonheur ?

Quoi ! cette ombre à jamais nargue ma course vaine. —
Qu'importe donc l'espoir si il doit être sans fin ?
Mieux ne vaut-il pas être un arbre dans la plaine,
Si la raison n'a pas dans l'homme une autre fin ?

Non le ciel est trop bleu, l'océan trop immense,
Et les champs sont trop verts et les bois sont trop frais :
C'est la bonté d'un Dieu d'amour et de clémence
Se révélant à nous dans les biens qu'elle a faits.

Pour moi le Tout-Puissant les a vêtus de charmes :
On ne fait pas ainsi pour un souffre-douleur ;
Non je ne suis pas né pour d'éternelles larmes :
C'est pour être rempli que Dieu creusa mon cœur.

C'est le suprême bien que mon âme désire :
Quoi ! la nature en vain me dicterait ce vœu,
Ce n'est pas vainement qu'ici-bas je soupire :
Au ciel — il est un ciel — on voit, on aime Dieu.

Wilfrid

PETITE CHRONIQUE



FIN ! j'arrive d'une longue
vacance, dépensée dans les
montagnes du Saguenay, au
grand air et en pleine libé-
té.

Si vous saviez comme il
est difficile de s'habituer aux
limites étroites de la ville,
après avoir contemplé des
horizons larges et profonds !

Je reviens donc de Chi-
couthimi, où j'ai passé deux mois, dans la ville même,
sous le toit hospitalier d'un mien cousin . . .

Chicouthimi n'est pas connu de tous encore ;
voulez-vous que nous en parlions un peu ? Avec
votre permission, je ne dirai rien des diverses sta-
tions échelonnées le long de l'itinéraire. Ce sont
des étapes charmantes. Françoise, d'ailleurs, dans
une récente *Chronique du lundi*, a fait une exacte
et brillante description des sites pittoresques, des
beautés de ce pays montagneux, et la scène est
presque la même sur tout le parcours de la rivière.

Toujours de hautes montagnes — si hautes qu'elles
semblent se refermer au-dessus de nos têtes — tantôt
couvertes d'une épaisse verdure, tantôt mon-
trant à nu cette énorme masse de granit dont les
fissures laissent échapper des herbes touffues, de
vieux sapins tordus, des arbustes dépouillés de
leurs feuilles.

La rivière Saguenay embellit encore le paysage
par ses sinuosités étranges. Ici, resserrée entre
les bords abrupts, elle coule tranquille dans son
lit profond ; là-bas, elle s'élargit, décrit des courbes
gracieuses et forme des enfoncements magnifiques :
l'Anse à l'Eau, l'Anse Saint-Jean, etc.

Mais, nous voici à Chicouthimi.

Je pourrais dire, comme Françoise, de Tadoussac,
que Chicouthimi est "un nid de verdure accroché
aux flancs de la montagne," tant je trouve le site
enchanteur.

La ville a un caractère un peu champêtre et
n'offre rien de remarquable quant à ses construc-
tions — édifices publics exceptés. Les maisons, de
bois pour la plupart, peintes en blanc, avec leurs
persiennes vertes, offrent aux regards un aspect
coquet ; quelques-unes sont enfouies sous d'épais

feuillages ; d'autres sont entourées d'un joli par-
terre. On aime tant les fleurs, à Chicouthimi !

La ville possède une vaste cathédrale, un grand
séminaire, un couvent, un hôpital et une prison
isolée sur le bord de la montagne.

Mon Dieu ! que c'est impressionnant une visite
à des cachots sombres, à d'étroites cellules, à tra-
vers des corridors longs et tristes !

La terrible geôle, flanqué de tourelles, avec ses
murs élevés, ses fenêtres treillagées, a un aspect
sinistre et m'a semblé une Bastille en miniature.

En hiver, Chicouthimi n'est pas ennuyeux comme
on semblerait le croire, et n'est pas enseveli non
plus sous trente pieds de neige, comme se plaisait
à le conter à une Américaine une spirituelle jeune
fille de l'endroit.

— Et alors, comment faites-vous pour sortir ?
demandait la dame en frissonnant.

— Nous ne le faisons qu'à la raquette, madame,
— Et quels sont vos amusements ?

— Nous faisons la chasse à la perdrix, au cari-
bou, et le soir, sous forme de repos, nous donnons
de grands bals.

Le fait est que la bonne société est si distin-
guée, si aimable, il y a si bonne entente entre tous
que l'ennui n'a point de prise en ces lieux.

En été, l'eau, la verdure, les fleurs, l'air pur, la
chasse, la pêche, font certainement de Chicouthimi
un endroit privilégié, un coin de paradis délicieux.

Et les distractions donc !

Une des principales est l'arrivée du bateau, qui
vient quatre fois, la semaine et encore faut-il com-
pter sur la marée !

Tout le village ou à peu près se transporte au
débarcadère : les amoureux pour se rencontrer ; les
jeunes filles et les jeunes gens pour *flirter* ; les fem-
mes par curiosité, les commères pour bavarder, les
hommes pour discuter l'éternelle question politique,
car toute la vacance a été une fièvre électorale.

C'est là qu'on rencontre des types ! C'est là aussi
que les Américains ont le plus beau succès ! — Mais
ce que j'ai trouvé admirable chez les citoyens de
Chicouthimi, c'est leur foi vive et profonde. J'ai pu
la constater le jour de la fête de sainte Anne, qui
revêt en cet endroit un caractère tout-à-fait origi-
nal.

C'est comme une seconde Pâques.

Dès la veille, les confessionnaux étaient assiégés,
à tel point qu'à un moment donné, monsieur le cu-
ré sortit du sien, et faisant l'espace autour de lui,
dit à ces braves gens : " Mes amis, ce n'est pas de-
main la fin du monde ! "

Et le jour de la fête donc !

Dès la messe basse, l'église était bondée.

C'étaient des familles entières se pressant dans
les bancs, dans les allées, portant des enfants dans
leurs bras.

J'ai remarqué une femme, se promenant dans
l'allée avec un bébé de trois ou quatre mois, essay-
ant de calmer ce marmot par des gestes ou par d'au-
tres consolations plus ou moins efficaces. Puis,
tout-à-coup, le portant à une voisine, elle court à la
sainte table recevoir la communion, revient cher-
cher son enfant et, en action de grâces, recommen-
ce une marche accélérée devant les balustrades, ou
montre du doigt les statues et les tableaux afin de
calmer ce bébé qui aurait préféré le plus modeste
berceau aux productions artistiques du chœur !

Ce n'était que cris, larmes, pleurs.

Quelques enfants appelaient : Maman, parlaient
ou riaient à haute voix, pendant que d'autres pleu-
raient à cœur fendre. C'était un tintamarre étour-
dissant, et ces chers petits n'avaient certes aucun
besoin d'une intervention divine pour obtenir le
don de la parole !

Je trouvai la scène presque scandaleuse.

Il paraît que l'on fête toujours ainsi la grande
thaumaturge, et sainte Anne s'en trouve charmée
puisque'elle accorde des miracles.

Gilberte

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

LES FEMMES JUGÉES PAR ELLES-MÊMES

Les femmes font parler d'elles, se réunissent en
congrès, revendiquent l'extension de leurs privi-
lèges et de leurs droits.

Les femmes n'ont pas toujours eu ces ambitions.
Jadis elles se jugeaient plus modestement, plus
sévérement. Et l'on verra par les pensées qui
suivent que beaucoup de femmes parmi les plus
célèbres n'ont pas hésité à médire de leur sexe :

Contre Job autrefois le démon révolté
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa santé ;
Mais pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez vous ce qu'il fit ? Il lui laissa sa femme.

Mlle de Scudéry.

Chronologie de l'amour :

A quinze ans, on rêve ;

A vingt ans, on chante ;

A trente ans, on cause ;

A quarante, on se professe ;

A cinquante, on se recueille ;

A soixante, on raconte ses campagnes. — MME
DE GIRARDIN.

Une belle femme est le paradis des yeux, l'en-
fer de l'âme et le purgatoire de la bourse. — MME
DU CHATELET.

Les femmes n'ayant ni profondeur dans leurs
aperçus, ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir
du génie. — MME DE STAEL.

Bien des femmes sont malades sans savoir où
est leur mal, parce qu'elles n'ont rien à faire. —
OLYMPE AUDOUARD.

A un homme d'esprit, il ne faut qu'une femme
de bon sens : c'est trop de deux esprits dans une
maison. — GEORGE SAND.

Méfiez-vous des femmes qui raisonnent avec
leur cœur et sentimentalisent avec leur esprit ! —
GEORGE SAND.

L'âge qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. —
CLAUDE VIGNON.

On comptera les gouttes d'eau de la mer plutôt
que les désirs d'une femme. — DANIEL DARC.

Pas commode, le rôle de mari :

Jaloux ? il est dupé ;

Crédule ? il est raillé ;

Despote ? il est haï ;

Faible ? il est méprisé ;

Trop attentif ? il fatigue ;

Indifférent ? il froisse une susceptibilité impla-
cable et qui, tôt ou tard, se vengera.

Reste à son actif une hypothèse : celle où, par
chance, par mérite ou par adresse, il serait adoré
de sa femme . . . Auquel cas, qu'il soit, selon son
plaisir, avenant ou maussade, brutal ou caressant,
distingué ou grotesque, volage ou fidèle, amoureux
ou distrait, intelligent ou stupide . . . tout lui
sera compté pour vertu. — DANIEL DARC.

On pourrait continuer la série.

ETYMOLOGIES

MACKENZIE

Le fleuve Mackenzie fut découvert en 1793, par
sir Alexandre Mackenzie ; d'où son nom.

PERCÉ

Le village de Percé a pris son nom du rocher
Percé, curiosité unique en son genre.

Situé à quelques toises de la terre ferme, il s'y
trouve relié par une batture qu'on peut traverser
à pied sec, à marée basse. Sa hauteur est plus de
trois cents pieds, sa largeur de près de deux ar-
pents et sa longueur de cinq arpents. Le rocher
Percé est, de tous côtés, rempli de cavités et de
saillies.

Il y a au milieu de ce rocher une ouverture qui
lui a valu son nom de *Rocher Percé*. Cet orifice
mesure plus de soixante pieds de haut sur quatre-
vingts de large et a la forme d'une arche. A ma-
rée basse on y passe à pied ; à marée haute, on
traverse en chaloupe et même en embarcation
à voile. — P.-G. R.

LE ROMANCIER ZOLA A LOURDES

On a beaucoup parlé de Zola à Lourdes. Il est vrai que la Grotte a vu peu de pèlerins de ce genre-là, et les journaux continuent à donner sur lui, sur ses impressions et sur le livre qu'il doit publier, les comptes rendus les plus fantaisistes.

On l'a montré à Lourdes à titre de curiosité : nous donnons son portrait au même titre. Il a été très correct pendant le pèlerinage, et l'on a été beaucoup pour lui. On l'a conduit au bureau des constatations, à la piscine des hommes, à la Grotte, à la procession du Saint-Sacrement, et le spectacle des guérisons, des prières, de la charité des hospitaliers, l'a profondément remué.



EMILE ZOLA

—Je suis ici en observateur, mais en observateur profondément ému, disait-il. Que c'est poignant ! s'écriait-il, à la procession du Saint-Sacrement.

Le dévouement des brancardiers et des dames, serviteurs et servantes des pauvres malades, l'a étonné et ému. Puisse le livre qu'il veut écrire sur Lourdes réparer tout le mal fait par ses autres ouvrages.

EMILE ZOLA ET LE R. P. MARIE ANTOINE

La scène se passe sur l'une des rampes de la basilique du Rosaire :

—Mon Père, je vous présente M. Emile Zola!

—Ah! M. Zola. C'est vous, monsieur Zola! Eh bien! ici, le réel n'est pas du réalisme, le réel est divin. Le réalisme est une altération du réel, le réel ne fait qu'un avec la vérité.

—Oui, sans doute...

—Toute la philosophie chrétienne, monsieur Zola, se résume en ceci: la chair lutte contre l'esprit, l'esprit lutte contre la chair. Si la chair l'emporte c'est, la mort: si l'esprit l'emporte, c'est la vie, la vie que Jésus-Christ a donnée au monde.

Si Dieu s'est fait homme ce n'est pas pour que nous restions chair, c'est pour que nous devenions esprit, que nous devenions Dieu. Nous sommes fous de grandeur, fous de royauté, fous de devenir dieux.

—!!...!

—Eh bien! c'est ce nouvel homme-Dieu qu'il faut étudier, qu'il faut peindre, qu'il faut ramasser avec son humanité pour le faire monter en haut: faites cela, monsieur Zola, faites cela sur Lourdes et à Lourdes, et vous aurez traité de la vraie science humaine. L'homme est un Dieu en fleur, qui pousse et s'épanouit pour l'Éternité.

—Très bien, mon père.

—Adieu, monsieur Zola, je vous serre la main.

L.C.

NOTES ET FAITS

Une baleine vivante à l'Exposition de Chicago

Une baleine vivante figurera à l'exposition de Chicago; une expédition se prépare en ce moment

aux Etats-Unis pour capturer la proie, peut-être un peu imprudemment promise. Si la pêche est favorable, la baleine sera amenée dans un réservoir, remorqué par le fleuve Saint-Laurent.

* * * *

Homonymes

Un *sol* du pays de *Sault* (pays faisant partie du département de l'Aude, en France), s'en allait à *Sceaux*, en portant un *seau*; il fit un *saut* et tomba le *seau*; alors le *seau* de ce *seau* resta imprimé sur la terre, pour rappeler à tous, présents et à venir, qu'en ce lieu était passé un *sol* et qu'il y avait fait une chute. — PAUL CALMET

* * * *

L'activité volcanique de la lune

L'activité volcanique de la lune, d'après les observations d'un astronome anglais, le professeur Pickering, ne serait nullement éteinte. En comparant, avec les premières cartes de notre satellite une carte récemment dressée, M. Pickering a pu constater que quelques cratères avaient disparu, tandis que d'autres s'étaient accentués, et que de nouveaux avaient fait leur apparition; et il pense que l'insuffisance des observations antérieures ne saurait rendre compte de ces changements.

* * * *

Un crâne en fer!

Un crâne en fer! Oui, et pas artificiel, savez-vous, mais façonné de ce métal par la nature! Rien ne saurait être plus étrange, n'est-ce pas?

Un naturaliste expert a dernièrement présenté, à l'Institut Smithsonian ce spécimen qui n'a cependant pas encore été exposé. Le crâne, auparavant semblable à n'importe quel autre, a d'abord été empâté dans une masse de minerai de fer où la nature l'a enfermé accidentellement. Puis peu à peu, avec le cours des siècles, les parcelles de métal se sont substituées aux parcelles d'os jusqu'au moment où le crâne n'a plus été en os, mais en fer. La structure du nouveau crâne est parfaite de tous points, sauf qu'il lui manque le haut de la tête et la mâchoire inférieure.

En songeant aux milliers d'années qu'il a fallu pour produire un tel phénomène, on peut se faire une idée assez complète de l'ancienneté de l'homme. Près du crâne, il y a un gros morceau de calcaire massif où est empâtée la partie supérieure d'un squelette humain comme s'il faisait partie intégrante de la pierre. On peut voir également empâtée à sa surface, l'épine dorsale d'un homme ou peut-être d'une femme, de sorte que l'on aperçoit distinctement une vertèbre, tandis que, de chaque côté de l'épine dorsale, apparaissent des côtes. Combien d'âges ont dû s'écouler avant l'accomplissement des opérations par lesquelles cette relique osseuse d'une époque passée a été enfermée dans cette masse de minerai!

* * * *

La réflexion invite l'homme à l'épargne

Pourquoi le cultivateur met-il du blé dans son grenier après la moisson? C'est qu'il sait que l'hiver viendra, que la terre alors ne produira ni fruits ni légumes, que l'abri de sa maison ne suffira plus à le garantir du froid. La crainte des besoins à venir l'a rendu prévoyant.

L'habitant des villes, au contraire, trouve autour de lui un grand nombre de magasins où il peut aller chercher ce dont il a besoin aussi bien l'hiver que l'été. Il ne sent pas au même degré la nécessité de prévoir. Il est de plus environné de nombreuses séductions et occasions de dépenses auxquelles il ne résiste pas toujours et qui le détournent de l'épargne au détriment de son bien-être pour l'avenir. La prévoyance reste donc, chez lui, une qualité acquise par la réflexion et la force de volonté. Elle est plus méritoire, mais aussi elle est plus rare.

Les avances ou provisions nous servent encore à satisfaire nos besoins corporels pendant que nous employons notre temps à notre développement moral et intellectuel. Comment pourrions-nous nous reposer le dimanche si nous n'avons pas mis de côté le montant de notre dépense pour

ce jour-là? Comment trouverons-nous le temps et le moyen de nous instruire, si nous n'avons pas fait d'économies ou si nos parents n'en ont pas fait pour nous?

Un jeune homme songe à se marier, un père veut élever convenablement ses enfants; pourront-ils trouver, l'un le mobilier nécessaire pour entrer en ménage, l'autre les ressources nécessaires à l'éducation de ses enfants s'ils consomment au jour le jour le produit de leur travail.

Ce sont là des besoins faciles à prévoir, et l'épargne nous donne seule le moyen de nous tirer honorablement d'affaire dans ces diverses circonstances de la vie.

* * * *

Pot de pensées

Point n'est besoin d'être chirurgien pour vous couper la fièvre.

Il y a des gens qui se noient dans les plaisirs. C'est pourtant une sorte de pâtisserie bien sèche.

Cultiver ses amis, c'est leur faire rendre à son profit tout ce qu'ils sont capables de produire.

Lorsque les maréchaux ferrent les chevaux, ils travaillent au pied levé.

Le veau d'or est adoré par ceux qui croient voir en lui une vache à lait.

On est généralement la *coqueluche* d'une femme jusqu'à ce qu'elle vous prenne en *grippe*.

Dans une petite commune, on lit sur la porte du cimetière: "Par décret du conseil municipal, on n'enterre ici que les *morts* qui *vivent* dans la commune."

* *

Entre bohèmes:

—Pourquoi as-tu refusé de donner ton adresse à l'ami X...? Ce n'est pourtant pas un créancier.

—C'est vrai... Mais il peut le devenir.



M. CHS. N. HAUER

De Frederick, Md, a souffert terriblement durant dix ans et plus, d'abcès et de plaies continuelles à la jambe gauche. Il déperissait et devenait maigre et faible, et se voyait contraint de se servir d'une canne et d'une béquille. Tout ce qu'on peut imaginer de médication lui fut appliqué, sans résultat satisfaisant, jusqu'à ce qu'il commençât à prendre de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

qui produisit une entière guérison. M. Hauer est en parfaite santé à présent. Des détails complets sur son cas seront envoyés à tout ceux qui s'adresseront à

C. I. Hood & Cie, Lowell, Mass.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures à prendre après dîner. Elles aident la digestion, guérissent du mal de tête et de la bile.

LAPRES LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Japris appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres et au prix courant.—Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

— Dans Ontario, la récolte des pommes de terre est évaluée à 3,395,179 barils.

— Robert W. Latham, de Lapanza, Cal., E. U., écrit ce qui suit: "Je suis d'opinion que le Diamond Vera-Cura est le meilleur remède qui existe contre l'indigestion. Il rétablit le fonctionnement des organes digestifs, guérit les affections de l'estomac, règle l'action des intestins et fortifie le système nerveux." En vente chez les pharmaciens ou expédié sur réception du prix, 25 cts. S'adresser à F. A. Wilson, Toronto.

— On vient d'inventer un appareil électrique pour balayer les rues. L'expérience qui en a été faite a été des plus satisfaisantes.

TROIS CHOSSES À SE RAPPELER

La Sarsepareille de Hood a le plus grand mérite.

La Sarsepareille de Hood a rencontré un succès sans égal.

La Sarsepareille de Hood accomplit les plus les plus merveilleuses guérisons.

N'est-ce pas le médicament qu'il vous faut?

La constipation est causée par l'action péristaltique des boyaux. Les Pillules de Hood rétablissent cette action et donnent de la vigueur au foie.

— Le palais législatif de l'Etat de New-York est la bâtisse la plus dispendieuse des temps modernes. Jusqu'ici, il a coûté \$19,600,000. Le Capitol, à Washington, n'a coûté, y compris l'ameublement, à partir de 1793, quand la pierre angulaire fut posée, jusqu'à 1878, qu'environ \$13,000,000

COMPTANT OU A CREDIT

Nos prix sont excessivement bas pour du comptant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à C Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

A LA CLASSE OUVRIERE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

FRED LAPOINTE,
1551, rue S.-Catherine

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Ayez L'œil à ceci
Demandez-la à votre agent de machine: à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00.
S'adressez à **GREENMAL BROS**
Manuf., Georgetown, Ont

La Loterie MONT-ROYAL

Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant,
81, St-Jacques Montréal, Canada

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez

LORGE & CIE
Chapeau de soie, Casques, Pull over, Manteaux, Feutre, Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas

LORGE & CIE
AU NO

21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

REGULATEUR
de la santé de la femme

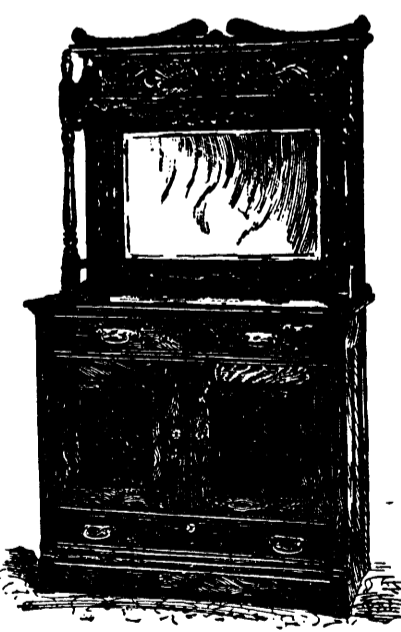
LES TORTURES CORPORELLES
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies ne conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. J. Rivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermules Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entreient le scalpe en bon état et empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien.
122 rue St-Laurent.

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --
Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

Le Musée des Familles, publication bilingue Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 14 francs. Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15 rue de Valenciennes, Paris (France)

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous aurons, la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

Ed. J. ...
J. A. ...
M. ...

Commissaires

Nous, les sousignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 8 NOVEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100.000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est...	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.....	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.....	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.....	5,000
25 PRIX DE 300 sont.....	7,500
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000
200 PRIX DE 100 sont.....	20,000
300 PRIX DE 60 sont.....	18,000
500 PRIX DE 40 sont.....	10,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont.....	10,000
100 PRIX DE 50 sont.....	6,000
100 PRIX DE 40 sont.....	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.....	39,960
----------------------------	--------

3,434 prix se montant à..... \$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquante \$2; Un cinquante \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres. Pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez: **PAUL CONRAD,**
Nouvelle-Orléans

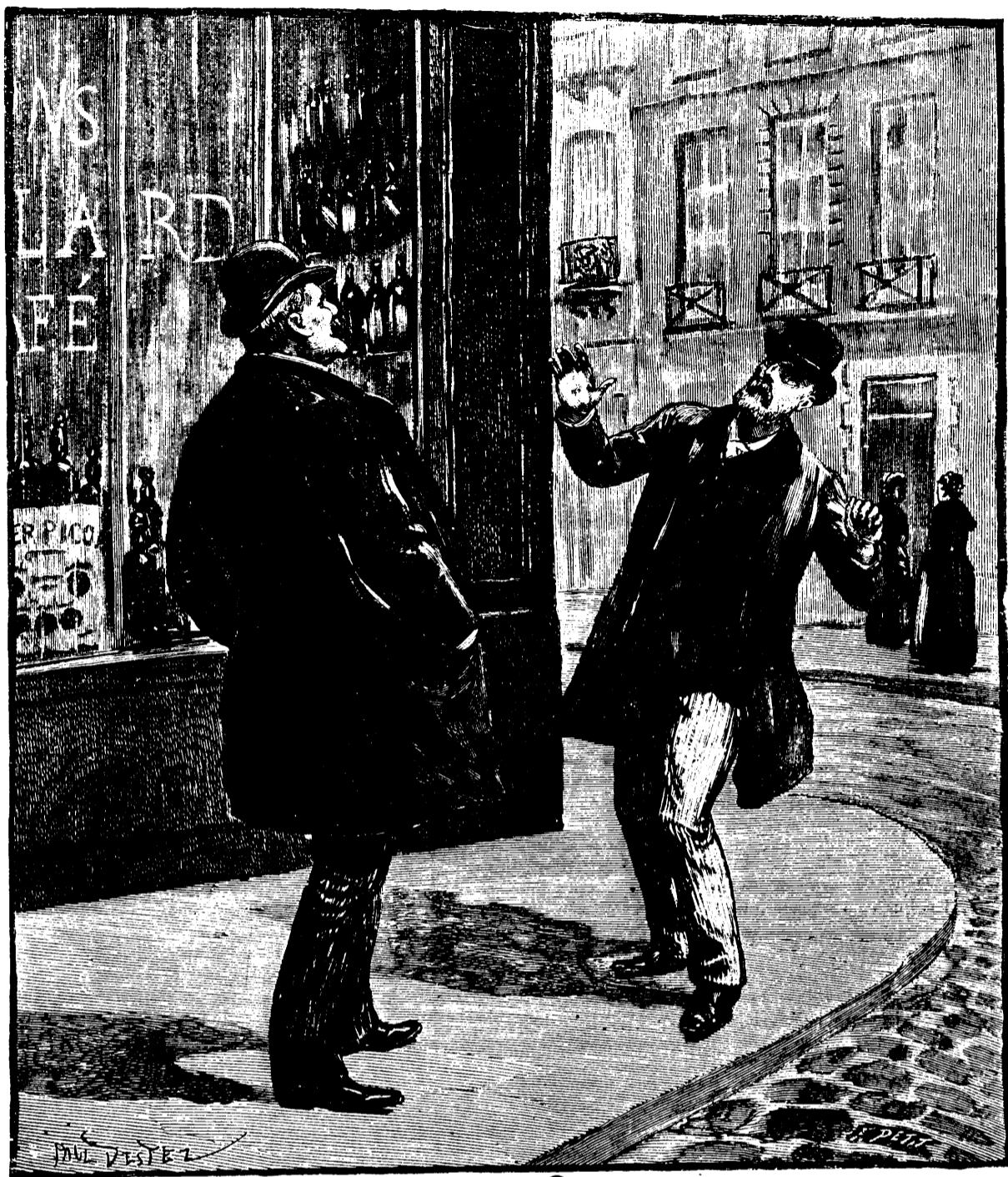
Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRAZ CHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.



Eh bien, oui, c'est moi, pourquoi me faites-vous de pareils yeux ?—Page 43, col 1

LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE - VIVANTE

Gérard soigne sa sœur, la fait revenir à elle. Heureusement elle n'est pas restée assez longtemps sous l'eau pour que l'asphyxie fût complète. Elle ouvre les yeux. Elle respire. Elle est sauvée.

Et, quand elle reprend connaissance, elle trouve à ses pieds Marceline, qui pleure à chaudes larmes, et Gérard qui sourit en serrant ses mains.

—Mon enfant, murmure Marceline, ma pauvre et chère enfant !

—Pardon, mère, pardon !

—Oh ! chère enfant, c'est moi qui, au contraire, implore ton pardon.

Sa fille lui tend les bras. Elles s'étreignent et mêlent leurs larmes.

Et Marceline, tout en la caressant, tout en essuyant ses pleurs :

—C'est fini, ne te désole plus. Tu aimes Robert. Robert t'aime. Tu seras sa femme, je te le promets.

—Oh ! mère, mère, que tu es bonne, dit-elle en cachant sa jolie tête dans le sein de Marceline. Marceline soupire.

Un pressentiment l'assiège. Tout n'est pas fini, dans sa vie d'angoisses. Elle le sait, car elle arrive au plus terrible moment de sa vie ! Mais ce n'est pas pour elle qu'elle craint l'avenir, c'est pour sa fille.

Et son cœur est serré, serré comme à l'approche d'un malheur.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

I

Daguerre et Beaufort étaient, quelques jours après, dans l'étude d'un notaire de Creil, Me Parlanget.

Beaufort ne voulait pas garder la forge plus longtemps.

Il avait l'intention de liquider et de vendre aussitôt qu'il aurait fait face aux dernières échéances.

Il l'avait dit à Daguerre quelque temps auparavant :

—Tu as tort de ne pas retirer ton apport, puisque je t'en laisse le moyen. Dans quelques jours il ne sera plus temps.

Et le jour était venu de la dissolution de leur société.

Daguerre, les yeux emplis de haine, de rage, se demandait :

—Que vais-je devenir ?

Et dans son cerveau passaient de folles et redoutables pensées.

Recommencer la vie une seconde fois lui paraissait impossible. Il n'avait pas assez d'énergie et de haute vertu pour cela. Et il en était arrivé à ce point de surexcitation où sont les projets les plus odieux, qui eussent paru épouvantables en d'autres moments, semblent presque naturels.

Depuis longtemps déjà il rêvait :

—Comment sortir de là ? que faire ?... Le hasard ne m'offrira donc pas une occasion, à moi qui ne suis retenu par aucun scrupule.

La conversation avait été longue chez Me Parlanget.

Blême, Daguerre, avait écouté s'agiter devant lui ces questions d'intérêt comme s'il avait été en danger.

De temps à autre Beaufort ou le notaire se retournant vers lui, demandaient son avis, le questionnaient sur un détail, enfin sollicitaient son attention.

Il les regardait d'un air égaré, d'un air de folie et ne répondait pas.

A ce moment, on frappa à la porte du cabinet de Me Parlanget.

—Entrez ! dit le notaire.

Un clerc se montra, salua poliment et dit à son patron :

—C'est M. Valognes...

—Priez-le d'attendre un instant. Je suis à lui dans quelques minutes. Mais Beaufort l'interrompt et, se levant :

—Au contraire, faites-le entrer. Nous en avons fini ensemble.

Me Parlanget fit un signe au clerc qui attendait.

Celui-ci sortit et immédiatement Valognes entra.

Il serra cordialement les mains aux trois hommes.

—Je tiens à votre disposition, M. Valognes, lui dit le notaire, les quatre cent cinquante mille francs produits par la vente de votre fabrique de Saint-Denis.

—Je venais justement vous entretenir de cette affaire. J'aurai besoin d'une partie de cette somme dans quelques jours, et si je puis l'emporter aujourd'hui...

—Rien de plus facile. Mais n'est-ce pas inutile d'avoir chez vous, à La Novice, une somme aussi importante ?... Le château est isolé, chez moi, il n'y a rien à craindre.

—J'y ai bien songé, dit Valognes avec tristesse, mais je puis vous dire pourquoi il me faut cette somme sinon tout entière, du moins la moitié. Mon fils Robert a envie de quitter la France et de s'en aller visiter le monde. Il restera absent pendant quelques années.

—Il vous quitte ! fit Beaufort.

—Chagrin de cœur. Il est désespéré, ce pauvre garçon. Et je crains l'air de France pour lui, s'il reste plus longtemps. Alors je lui ai dit : Pars, cours les aventures, voyage en Asie, en Afrique, dans les Indes, partout. Dépense de l'argent plus haut que ta tête, mais quand tu reviendras, sois guéri. Cete argent me servira à opérer pour lui des dépôts chez quelques banquiers, partout où il voudra se rendre. Et je ne calcule pas. Toute ma fortune s'il le veut, pourvu qu'il me revienne l'âme tranquille.

—Je vous compterai donc tout à l'heure ces quatre cent cinquante mille francs, mon cher monsieur Valognes, dit le notaire. Mais, puisque vous êtes à Creil, me ferez-vous l'amitié de dîner ce soir avec moi, sans cérémonie ?

—Je veux bien. Cela me distraira. Je ne suis pas gai. Ma seule joie, c'est mon fils. Et il faut qu'il se soit mis en tête d'être amoureux ! Ah ! les enfants ! les enfants !

—Et vous, monsieur Beaufort, vous serez des nôtres, n'est-ce pas, avec M. Daguerre ?

Beaufort accepta, remerciant le notaire.

Daguerre secoua la tête et répondit d'une voix sourde :

—Moi, non, merci !... Mille regrets, monsieur Parlanget...

Le notaire insista.

—Non. J'ai des affaires qui m'appellent ailleurs.

Et brusquement il sortit, sans prendre congé, sans saluer, laissant ceux qui étaient là stupéfaits de cette incartade.

—Qu'est-ce qu'il a donc ? interrogea Valognes.

—Des soucis d'intérêts. Je cède mes forges. Il a perdu, bien malgré moi, en dépit de mes conseils, de mes avertissements, les quelques mille francs qu'il possédait. Il est ruiné.

—Et vous monsieur Beaufort ?

—Oh ! moi ! un moment de gêne assez pénible, voilà tout. Mais que m'importe. La misère même ne m'effrayerait pas.

Daguerre était sorti.

Il chancelait dans la rue, comme si brusquement il venait de s'enivrer. Et il se parlait à lui-même, par phrases entrecoupées, sans suite : ses yeux étaient sombres, ses mains s'ouvraient et se fermaient. Tantôt il s'arrêtait. Tantôt il repartait d'un pas saccadé.

—L'horrible pensée ! L'horrible pensée ! murmura-t-il...

Il erra pendant des heures dans les rues de Creil, ne sachant même pas où il allait, ne s'occupant pas du temps qui s'écoulait.

Tout à coup, au détour d'une rue, il se heurte contre un passant.

—Eh ! que diable ! fait une grosse voix.

Et aussitôt, la voix changeant de ton, se faisant rieuse :

—C'est M. Daguerre... Vous avez failli me renverser !

Daguerre lève la tête et frémit de tout son corps. Ses yeux se dilatent. Ce sont les yeux d'un criminel ou d'un fou.

—Vous ! dit-il. Vous !

C'est Louis Valognes. Il continue de rire.

—Eh bien, oui, c'est moi, pourquoi me faites-vous de pareils yeux ? Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à me rencontrer ?

—Rien, oh ! rien.

—Vous m'avez vu, il y a une heure... Vous ne me croyiez pas mort, je suppose ?

Daguerre frissonne de nouveau, puis s'éloigne la tête basse.

Et Valognes le regarde partir en haussant les épaules.

—Pauvre homme ! Ruiné !... Enfin, rien à faire...

Tout à coup, il le voit revenir.

Daguerre lui demande, en souriant, d'un air craintif :

—Vous n'avez pas peur des mauvaises rencontres, le soir, en rentrant à La Novice avec une si grosse somme ?...

—Oh ! j'ai le poignet solide, et je suis bien armé,

Daguerre n'en dit plus rien. Cette fois, il s'en va.

—Il est fou, ma parole ! se dit Valognes.

Mais Daguerre ne rentre pas encore chez lui ! Une fièvre intense le surexcite. Et il ne se parle plus tout haut, maintenant. Sa pensée s'est concentrée sur un seul point. Il a une idée fixe.

Ce n'est que dans l'après-midi qu'il rentre chez Beaufort. Il s'enferme chez lui.

Son visage est d'une pâleur singulière.

Evidemment, il se livre un combat mortel dans ce cœur d'homme.

A chaque instant, il regarde sa montre, sa main tremble violemment. Il regarde sa montre mais ne voit pas l'heure. Il est trop préoccupé. Il pense à autre chose.

Il va à la fenêtre, appuie son front brûlant contre les vitres, pour le rafraîchir.

Le moindre bruit, dans la maison, le fait tressaillir.

Il se dit, cette fois, très haut :

—Quatre cent cinquante mille francs... Une fortune !

Il va s'asseoir dans un fauteuil et ses doigts se crispent dans ses cheveux. Il réfléchit.

Tout à coup, il se lève, sort de chez lui, monte chez Beaufort.

Mais au moment où il va entrer, il s'arrête. Il entend des voix qui partent du cabinet de son ami : une voix d'homme, celle de Pierre—une voix de femme qu'il ne reconnaît pas tout d'abord, qui ne lui semble pas complètement inconnue pourtant, et qui le frappe comme si elle lui rappelait quelque vieux, très vieux souvenir.

Quelques mots qu'il entend éveillent son attention.

Déjà sa main était sur la porte pour ouvrir.

Il retire la main, retient sa respiration, penche la tête et écoute.

Et aux premiers mots qu'il entend, il lui faut toute son énergie, tout son sang-froid pour ne point laisser échapper un cri d'épouvante et de stupeur.

En quittant Me Parlanget, dans le cabinet duquel il était resté quelques minutes après le départ si brusque de Daguerre, Beaufort était rentré chez lui.

Avec qui donc causait-il ? Et quelle était cette conversation qui semblait avoir si fort troublé Daguerre ?

Après la tentative de suicide de Modeste, Marceline Langon n'avait plus vécu.

—Elle serait morte pourtant à cause de moi, se disait-elle, sans le hasard et sans l'intervention de Gérard...

Elle appuyait les mains sur les yeux :

—Oui, par ma faute, par ma faute !... Il est vrai que je l'aurais suivie et que je serais morte avec elle ! Quel horrible spectacle !

Deux ou trois jours s'écoulèrent.

Modeste était complètement remise. Elle ne parlait pas à sa mère de la promesse que celle-ci lui avait faite. Elle ne lui rappelait pas les paroles qu'elle avait dites dans son émotion extrême. Non, rien, elle attendait.

Mais, de temps en autre, son doux et triste regard s'appuyait sur le visage de sa mère.

Elle l'interrogeait des yeux.

Marceline, alors, détournait la tête. Elle le comprenait bien, ce regard.

Il disait :

—As-tu oublié Robert ? Tu sais que je l'aime ! Pourquoi ne l'as-tu pas appelé déjà ? Comment n'est-il pas ici ?

Elle y pensait, hélas ! et sa vie s'usait vite à cette pensée.

Enfin, elle ne pouvait plus tarder davantage.

L'heure du sacrifice avait sonné pour elle.

L'heure était venue de révéler le secret de sa vie, si elle voulait empêcher sa fille de renouveler sa tentative désespérée.

Elle dirait tout à Beaufort et à Louis Valognes.

A Beaufort en premier lieu. Il le fallait.

Elle ne pouvait marier sa fille sans se heurter à des obligations prévues par la loi.

N'était-elle pas forcée de présenter l'acte de naissance de Modeste ?

N'était-elle pas forcée d'avouer son mariage ?

Et puisque son mari n'était pas mort, il fallait aussi qu'il fournit son consentement au mariage, consentement sans lequel celui-ci ne pouvait avoir lieu.

Qu'allait dire Beaufort à cette femme qui avait brisé sa vie et l'avait quitté depuis vingt-cinq ans ?

Qu'allait-il faire ?

Comment accueillerait-il Marceline, la révélation de sa faute, la naissance de Gérard ?

Comment accueillerait-il Modeste, sa fille ?

Autant de redoutables problèmes dont elle n'osait pas même chercher la solution.

Elle savait Beaufort très faible, très nerveux.

Une pareille et aussi brusque révélation pouvait le foudroyer bien que

déjà il eût l'esprit prévenu et en éveil depuis que Marceline lui avait renvoyé les edelweiss.

Il fallait des précautions.

Elle écrivit :

« La personne qui vous a fait remettre l'autre jour les fleurs des Alpes, pourra vous donner sur Marceline quelques renseignements qui vous mettront peut-être sur sa trace. Si votre cœur l'a oubliée, et si tout ce qui intéresse Marceline ne doit rencontrer chez vous que de l'indifférence, laissez cette lettre sans réponse. Sinon, dites à cette personne de venir et elle se présentera aujourd'hui même chez vous. »

Ce jour-là était celui de la tournée de Glou-Glou dans les rues de Creil.

Elle venait de l'entendre sous ses fenêtres, la régalant de son air favori :

Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas,
Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

Elle le fit appeler.

Il arriva souriant, l'orgue sur son dos.

Elle lui remit la lettre. Il lut l'adresse et fit la grimace.

—Encore ! dit-il. M'est avis, mam'selle Marceline, que vous feriez mieux d'aller le trouver, ce pauvre homme. Il me fait pitié, parole, quand je le vois !... Si bon, si doux, et qui a un si bon vin !... Il va me presser de questions : « Qui est-ce qui vous a remis cette lettre ?... Et ci et ça, et patati patata. » Ça me tarabuste. Je ne sais plus quoi lui répondre. Et il y a des moments où j'ai envie de tout lui dire.

Marceline hocha la tête avec mélancolie.

—Soyez tranquille, Jan-Jot, il ne vous interrogera pas.

—Vous en êtes sûre ?

—Oui.

—Alors, c'est bon, j'y vais.

—Attendez, vous ferez remettre cette lettre à M. Beaufort.

—C'est entendu.

—Mais ce n'est pas tout. Il y aura peut-être une réponse.

—Ah ! ah ! eh bien, je vous la rapporterai. Et s'il n'y en a pas ?

—S'il n'y en a pas, dit Marceline d'une voix sourde et brève, qui trahissait son extrême émotion, vous viendrez quand même me le dire....

—Bon. Dans une heure je serai de retour.

Et il partit allègrement.

Arrivé à la grille du jardin de Beaufort, il sonna, puis trouvant qu'on arrivait pas assez vite, il entonna :

Pêcheur, parle bas,
Le roi des mers ne t'échappera pas...

Beaufort était chez lui. Il venait de rentrer de chez Me Parlanget.

Il entendit l'orgue de barbarie, prêta l'oreille et reconnut la voix de Glou-Glou. Son cœur bondit ! Il se précipita à la fenêtre.

Que voulait le manchot ? Pourquoi s'était-il arrêté à la grille ?

Avait-il donc quelque nouvelle et mystérieuse commission à lui faire ?

Il fit signe à un domestique, dans la cour, d'aller ouvrir.

—Vite, dit-il, vite, et qu'on ne laisse point partir ce mendiant....

Qu'on me l'amène ici... même s'il résiste !

Et il regardait, anxieux :

—Je veux savoir, à la fin quel rôle il joue en tout cela.

Glou-Glou traversait le jardin. Beaufort n'entendit même pas qu'il qu'il montât. Il courut au perron, et ce fut lui qui le reçut.

Qu'est ce ? dit-il en balbutiant. Qu'y a-t-il encore ?

Silencieusement, Glou-Glou tendit la lettre.

Beaufort la dévora d'un regard. Il faisait pitié, tant il était pâle et tant il tremblait. Ses mains, qui serraient la lettre, ressemblaient à des feuilles d'arbres qu'agite un grand vent ?

—Oui, dit-il, faible et épuisé par une émotion mortelle, oui, qu'elle vienne tout de suite... tout de suite, sans perdre de temps.

Il entre dans le petit salon japonais, trace un mot, un seul, dans une lettre et, la mettant sous enveloppe, la tend au joueur d'orgue.

—Allez vite... porter cette réponse....

Et, tirant son portefeuille, il le lui jette.

—Allez ! allez ! dit-il, j'attends....

Glou-Glou se dépêchait. Son orgue ballottait sur son dos et lui donnait de furieux coups sur les reins, en retombant, mais il n'y prenait pas garde. Cela lui était bien égal.

Marceline l'attendait sur le seuil, guettant son retour.

Quand elle l'aperçut, elle fut obligée de s'appuyer contre le mur, tellement son trouble était profond.

Glou-Glou était près d'elle, qu'elle n'avait pas eu le courage de lui demander s'il apportait une réponse.

Il tendit une lettre.

—Voilà, dit-il... Ça n'a pas été long, n'est-ce pas, mam'selle Marceline ?

Elle lui arracha la lettre de la main, déchira l'enveloppe.

La lettre ne contenait qu'un seul mot :

« Venez. »

—Mon Dieu, murmura-t-elle, donnez-moi le courage d'aller jusqu'au bout.

—Vous n'avez plus besoin de moi, mam'selle Marceline ?

—Non, Jan-Jot, merci, mon ami.

Le joueur d'orgue s'en alla.

Pendant quelques minutes, Marceline resta plongée dans une méditation profonde.

C'était fini. Fini, son secret. Finie, sa vie, peut-être.

Elle s'entoura la tête d'un voile noir. Elle était toujours en deuil.

Puis, elle partit. Modeste, à la fenêtre lui cria :

—Où vas-tu, mère ?

—Consacrer ton bonheur, mon enfant.

Modeste ne comprit pas. Sa mère était d'une pâleur profonde.

—Elle souffre autant que moi ! se dit-elle,

Du bord de l'Oise à la maison de Beaufort, il y avait une demi-heure de chemin, mais elle était si faible, si alourdie, qu'elle mit des heures à faire le trajet.

Elle l'allongeait, du reste, à plaisir, car, à plusieurs reprises, elle arriva jusqu'à la grille, et tout à coup, sous l'impression d'épouvante qu'elle ressentit, elle s'en éloigna vivement.

Elle lui semblait infranchissable, cette grille.

Un moment, elle eut envie de revenir sur ses pas.

Elle voulut rentrer chez elle.

Elle n'osait pourtant, mais elle souhaitait qu'il lui arrivât quelque catastrophe à laquelle sa volonté n'eût été pour rien et qui l'empêcherait d'aller jusqu'au bout de sa résolution.

—Il le faut, pourtant, il le faut ! se disait-elle. Mon Dieu !... Je ne pourrai jamais !... S'il ne me reconnaissait pas, j'aurais le temps de le regarder, de m'habituer, de reprendre du sang-froid... Mais s'il me reconnaît tout de suite, que fera-t-il ?... que dira-t-il ?

Elle revint à la grille, en se cachant... se faisant petite le long des avenues d'arbres de la route....

D'arbre en arbre, elle s'arrêtait.

—Enfin ! se dit-elle, enfin... c'est pour Modeste !

Et, brusquement, elle vint sonner.

On la guettait, sans doute ; on l'attendait, assurément, car on lui ouvrit aussitôt.

Elle voulut expliquer qu'elle désirait parler à M. Beaufort, mais elle n'en fut pas capable.

Du reste, cela était inutile.

La domestique la conduisit par les allées en lui disant :

—Monsieur attend madame.... Il a donné l'ordre d'introduire madame sur le champ....

Et il allait si vite qu'elle était obligée presque de courir.

Le domestique ouvrit la porte qui donnait sur le perron et s'effaça pour la laisser passer.

Elle entra. Maintenant, elle faisait tout machinalement.

Beaufort, de sa chambre, l'avait vue venir.

Elle était si changée, alourdie par l'âge et la misère, blanche, ridée, qu'il ne la reconnut pas.

—Quelle est cette femme ? se demandait-il. Et comment a-t-elle rencontré et connu Marceline ?

Il passa dans son cabinet de travail, au premier étage.

On frappa. La porte s'ouvrit. Marceline Langon entra, se trouva en face de son mari et resta immobile, comme frappée par la foudre !

C'était la troisième fois qu'elle le revoyait.

La première fois, elle l'avait revu à Saint-Denis, dans la cour des ateliers, causant avec Louis Valognes.

La seconde fois, au bal champêtre du château de La Novice.

Beaufort la contemplait ardemment.

Tout à coup, il s'avance plus près d'elle, se baisse, semble vouloir pénétrer jusqu'au fond d'elle-même.

—Où donc vous ai-je vue ? demande-t-il.

—Chez M. Louis Valognes... murmure-t-elle d'une voix mourante.

—Ah ! je me rappelle... vous êtes madame Langon.

—Oui.

—Dont j'ai sauvé jadis la fille... Modeste, pendant que M. Valognes sauvait votre fils... aujourd'hui le docteur Gérard ?

—Votre mémoire est aussi fidèle que la mienne, monsieur. Il ne s'est pas passé un jour où je n'aie prié Dieu pour vous. Je vous l'ai dit au château de La Novice. C'est la vérité.

Il la contemple.

Il ne lui vient pas à l'idée que cette femme est Marceline.

Il la voit toujours, quand il pense à elle, élégante et svelte, les yeux brillants, les cheveux noirs.

Dans son souvenir, elle est restée jeune ; elle n'a pas changé ; elle a toujours vingt ans... Marceline vieillie, Marceline courbée par la fatigue, Marceline en cheveux blancs, il n'y pense pas... Cela ne lui vient pas à l'esprit.

—Asseyez-vous, madame.

Il lui approche un fauteuil. Elle y tombe, anéantie.

Et il se fait entre eux un long, très long silence.

Marceline croit qu'elle va se trouver mal.

Ses tempes battent avec violence. Le sang s'est arrêté dans les artères.

Elle ferme les yeux et appuie la tête contre le dos du fauteuil.

Beaufort enfin l'interroge.

—Ainsi, c'est vous qui m'avez écrit ce matin ?

—C'est moi.

—Et c'est vous qui, l'autre jour, m'avez renvoyé les fleurs séchées, souvenir de ma jeunesse.

—C'est moi.

—Vous avez donc connu, fréquenté Marceline, ma femme ?

— Je l'ai connue... assez pour qu'elle me confiât le secret de sa vie... le secret de ses larmes...

— Ah ! le secret de ses larmes ? répéta-t-il.

Il prit son front dans ses mains. Tant de pensées lui venaient, en cet instant solennel, qu'il craignait la folie.

Il avait devant lui une femme ayant connu Marceline, qui allait tout lui dire.

Depuis vingt-cinq ans, il cherchait à percer le mystère de la disparition de sa femme.

Et il y arrivait, à cette heure redoutée et désirée tout à la fois.

Alors, chose étrange, il avait peur, une peur instinctive de je ne sais quoi. Cette heure, il eût tout donné pour la retarder. Il en venait à penser que l'incertitude dans laquelle il avait vécu valait mieux peut-être... et il se taisait...

Il se taisait et il avait envie de dire à cette femme :

— Partez, allez-vous-en, laissez-moi vivre dans ma tristesse... J'allais m'endormir... j'allais mourir... C'était bon, cela soulageait mon cœur, pourquoi me réveillez-vous ?

Il revient à lui, et doucement, faible, avec une voix d'enfant :

— Où l'avez-vous connue ?

— A Paris.

— Il y a longtemps ?

— Plus de vingt ans...

— Que faisait-elle ? Comment vivait-elle ?

— Elle était misérable et travaillait pour vivre.

— Un mot, madame, un mot avant tout... Est-elle vivante ?

— Oui.

— C'est elle qui vous envoie ?

— C'est elle.

— Elle a besoin de moi ?... sa misère est plus grande ?

— Non, est plus tranquille, maintenant.

— Qu'a-t-elle fait depuis vingt-cinq ans ?

— Elle a été ouvrière, un peu partout, puis employée. Elle a tenu des écritures, puis elle a conquis, à force de privations, une situation plus indépendante, en donnant des leçons de piano.

— Où demeure-t-elle maintenant ?

— Elle n'a jamais quitté Paris.

Mais son adresse ? son adresse ?

— Elle ne m'a pas permis de vous la donner.

— Pourquoi ? Elle craint ma présence, sans doute... Elle redoute mes questions ?... Elle se sent coupable... La malheureuse !... Et c'est vous qu'elle charge de venir me voir... Pourquoi ? Après vingt-cinq ans ! après vingt-cinq ans !... Que me veut-elle ?

— Votre pardon.

— Elle en parle à son aise. Je veux d'abord connaître le mystère de sa vie, le secret qui me tue, dont j'ai failli mourir... Après vingt-cinq ans d'abandon, elle songe à se faire pardonner ! Vraiment, c'est d'une grande âme.

— Elle est malheureuse, son cœur est brisé.

— Croyez-vous que j'aie été heureux, moi ? De quoi ai-je souffert ? De son abandon, et l'avais-je mérité, cet abandon ? Il m'a frappé à mort. Parlez, que veut-elle de moi ? Pourquoi vous envoie-t-elle ?

— Elle veut que vous sachiez tout... tout, depuis votre première rencontre en Suisse jusqu'à aujourd'hui.

— Un mot, encore. C'est par votre intermédiaire peut-être, que Marceline m'a renvoyé les edelweiss, ces fleurs pâles des Alpes que je lui avais cueillies un jour, au péril de ma vie, pour lui montrer combien passionnément je l'aimais ?

— Vous ne vous trompez pas. Je les ai remises à Jan Jot.

— Pourquoi Marceline me les a-t-elle renvoyées ?

— Parce qu'elle vous savait malade.

— Qui donc le lui avait dit ?

— Je ne puis répondre.

— Elle connaît donc quelqu'un de mon entourage... un de mes amis ?

Elle baissa la tête et se tut. Il poursuivit :

— Me sachant malade, — malade d'esprit, — elle avait donc l'espoir de me sauver en me renvoyant ce cher souvenir ?

— Oui, si vous aviez conservé ce souvenir vous-même.

— Elle croit donc que je l'aime encore ?

— Non, hélas, elle sait bien que l'amour n'est plus possible.

Il se mit à marcher, à pas lents, dans son cabinet.

— Je vous écoute, dit-il, qu'êtes-vous chargée de me dire ?

— Marceline vous aimait, M. Beaufort.

Il eut un rire nerveux, désespéré, découragé.

— Comment le croire ?

— Elle vous aimait passionnément. Je le sais, moi, qui suis restée vingt ans de ma vie auprès d'elle, et qui, pendant ces vingt ans, n'ai guère passé de jours sans la voir. Je le sais, car tous les jours elle parlait de vous. Et tous les jours, les mêmes mots de tendresses, de désespoir, revenaient à ses lèvres.

— Enfin, je vais donc tout savoir...

— Tout.

— Si elle m'aimait, pourquoi m'a-t-elle quitté ?

— Ici commencent les difficultés de ma mission, monsieur... Ici commence mon douloureux récit.

— Parlez, vous dis-je, parlez, madame... Hélas, je suis prêt à tout entendre. Je ne souffrirai jamais plus que je n'ai souffert, et votre récit, quelque poignant qu'il soit, quelque terrible et inattendu que soit le secret que vous allez me révéler, ne dépassera jamais ce que j'ai pensé, moi, ce que

j'ai imaginé depuis vingt-cinq ans, dans mes nuits sans sommeil et dans mes journées plus longues encore que mes nuits !!!

— Je vais faire appel à vos souvenirs, monsieur.

— Vous le pouvez. Ils sont précis.

— Lorsque vous avez rencontré Marceline en Suisse, n'a-t-elle pas fait tout ce qui dépendait d'elle pour vous éviter ?... pour vous décourager ? pour vous éloigner ?...

— Oui. Elle était un peu sauvage, mais elle s'est adoucie.

— Marceline avait compris votre amour. Elle avait compris aussi qu'elle vous aimait. Et cet amour lui faisait horreur.

Il tressaillit.

— Horreur ! dites-vous. Elle s'en montrait heureuse, lorsque j'eus vaincu sa sauvagerie, ses hésitations.

— Laissez-moi aller jusqu'au bout. Marceline ne pouvait se marier avec vous... Vous étiez digne d'elle, mais elle était... elle était indigne de vous.

— Elle s'arrête. Il lui prend les mains, les broie dans les siennes.

— Continuez ! dit-il d'une voix altérée.

— Marceline avait été trompée, séduite par un misérable... et lorsque vous l'avez rencontrée en Suisse elle venait y cacher sa faute...

— Sa faute ?

— Elle était mère !

— Mère ! Elle ! Elle ! L'infâme !...

C'est un cri de rage qui lui échappe, un cri de folie !... Et ses mains enfonceaient leurs ongles dans la chair de son front.

— J'avais, dit-il, rêvé mille folies pour expliquer l'abandon de Marceline ; j'avais pensé à quelque déshonneur inavoué de la famille, dont la révélation la menaçait tout à coup, j'avais pensé à tout peut-être... excepté à cela !... J'ai épousé une fille indigne, une fille déshonorée, souillée !... une fille-mère !... Ah ! la misérable ! la misérable ! moi qui l'aimais tant !... Comment aurais-je pu deviner ?... Puisqu'elle avait eu le triste courage de me faire croire à son amour, assez d'énergie pour aller jusqu'à l'autel, comment aurais-je pu supposer que, le lendemain même où son mensonge triomphait, où je replâtrais son honneur, elle aurait fui, parce que sans doute elle avait horreur de ce mensonge ! Ah ! la misérable ! la misérable !...

— Ne la condamnez pas... ne la maudissez pas... attendez que je vous aie dit...

— Quoi encore ?

— Sa justification.

Il éclata de rire, avec un grand geste, les deux mains en l'air.

— Vous songez à la justifier ? à expliquer sa conduite ? à l'excuser peut-être ? Dérision... Eh bien ! parlez, je suis vraiment curieux de vous entendre.

— Marceline était une honnête fille...

— Oui, pardieu ! elle l'a prouvé... si Marceline était honnête, elle qui s'est déshonorée quand elle était jeune fille, et qui a trompé son mari, comment les appellerez-vous les vierges qui marchent le front haut, sans rougir, parce qu'elles ont le cœur sans reproche ?... Comment les appellerez-vous, aussi, les femmes qui, chastes filles, sont restées chastes épouses et placent leur honneur dans l'honneur même de leur mari ?

— Ecoutez-moi, M. Beaufort, vous la condamnerez ensuite.

— Parlez, dit-il, en haussant les épaules.

— Elle était coupable, puisqu'elle était tombée... Sa chute, pourtant, était l'œuvre d'un homme qui avait froidement escompté la faiblesse d'une enfant et qui avait calculé la portée de son crime. Marteline était riche... L'homme était pauvre. Il recherchait sa dot. Marceline fut ruinée, le séducteur ne reparut plus. Il laissait sa victime mère. C'est en Suisse que Marceline vint faire ses couches. Il y avait quelques mois à peine qu'elle était rétablie quand vous l'avez rencontrée... Qu'avez-vous à lui reprocher, monsieur Beaufort ?... Marceline m'a tout raconté... Je connais jusqu'aux derniers secrets de son cœur... Elle a tout fait pour vous éloigner, je vous l'ai dit, et vous serez assez loyal pour le reconnaître... Pourquoi vous êtes-vous obstiné ? Pourquoi n'avez-vous pas compris ?...

— Pouvais-je comprendre ! Il y avait tant de modestie, de réserve sur son visage !... Pouvais-je deviner de l'effronterie dans ses yeux toujours baissés ?... et de l'impudeur dans les rares et timides paroles qui lui échappaient ?

— Oh ! monsieur ! fit Marceline douloureusement.

Mais lui, avec un geste de rage :

— La malheureuse, la malheureuse, comme elle a joué la comédie !

— Croyez-vous donc qu'elle ne souffrait pas ?

— Il faut un cœur pour souffrir. Elle n'en avait point.

— Vous l'avez retrouvée là où elle se cachait. Vous l'avez suivie partout où elle s'enfuyait. Était-ce sa faute ? Elle vous ordonnait de ne plus vous occuper d'elle. Votre présence, vos assiduités, vos aveux la mettaient à la torture. Vous n'y preniez pas garde. Il fallait l'éviter, lui obéir, ne plus penser à elle !

— Comédie, comédie, vous dis-je. Me voyant épris, elle surexcitait ma passion, sûre qu'ainsi elle m'aveuglerait bien mieux et me tiendrait bien mieux sous sa dépendance.

— Jamais, je le jure, ces atroces pensées ne sont entrées dans son cœur.

— Qui vous l'a dit ?

JULES MARY

LE PECTORAL-CERISE d'AYER

N'a pas d'égal pour le prompt soulagement et le guérison rapide des Rhumes, des Toux, du Croup, de l'Enrouement, de la Perte de la Voix, du Mal de Gorge des Prédicateurs, de l'Asthme, de la Bronchite, de la Grippe et autres maladies de la gorge et des poumons. C'est le remède le mieux connu dans le monde entier pour la guérison de la toux, et il est recommandé par des médecins éminents et est la préparation favorite des chanteurs, des acteurs, des prédicateurs et des professeurs. Il adoucit la membrane enflammée, dégage le flegme, arrête la toux et amène le repos.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER,

pris pour la consommation dans ses premières phases, arrête toute sorte de progrès de la maladie, et même dans ses dernières phases il calme la toux douloureuse et favorise un sommeil réparateur. Il est agréable au goût, n'a besoin que d'être pris en petites doses et n'est point un obstacle à la digestion ni n'intervient dans aucune des fonctions régulières des organes. Comme médecine de cas imprévus, chaque famille devrait être pourvue du Pectoral-Cerise d'Ayer.

"Ayant fait usage du Pectoral-Cerise d'Ayer dans ma famille pendant beaucoup d'années, je puis le recommander pour toutes les maladies qu'il prétend guérir. Sa vente augmente chaque année dans mon établissement, et mes pratiques croient que cette préparation n'a point d'égalé comme curatif de la toux." — S. W. Parent, Queensbury, N. B.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1.00; six flacons, \$5.00.
Prompt à agir, sûr de guérir.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. E. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs on-transporté leur bureau au numéro
0 - RUE SAINT-JACQUES - 181
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successeur de feu Victor Bourgeat
12, Place d'Armes, Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

UNE AFFAIRE CERTAINE

Nous ne craignons pas d'avancer que nous avons l'assortiment le plus complet de meubles, de la ville, comprenant ce qu'il y a de plus artistique dans cette ligne, et venant des premières manufactures de l'Ouest aussi les meubles les meilleur marché des manufactures locales telles que St-Jérôme, etc., etc.

FRED LAPOINTE.
1551, rue Ste-Catherine

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an 18 fr.; six mois 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

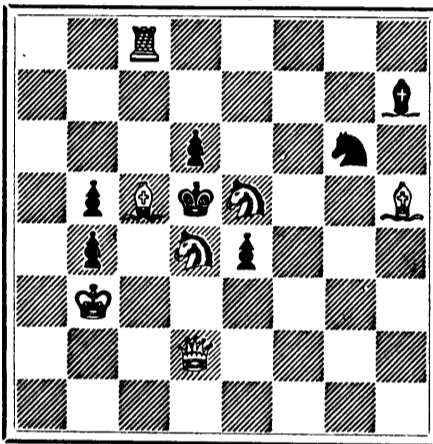
No 1.—ENIGME

Quoique je suis en toute figure,
Je suis peu goûté du pêcheur ;
Cependant par faveur insigne,
Je peux lui donner du bonheur.
Je suis, de la part du facteur,
L'objet d'attentions sans nombre.
Mais si je présente quelqu'un
Où chercher le nom de l'auteur,
Je sera à renseigner, j'expose,
Je suis de mainte utilité ;
Sitôt qu'il se fait quelque chose,
Je le dévoile avec clarté.
Si grâce à ce que j'envoie
Je peux éviter un malheur,
Recevez-moi donc avec joie,
C'est mon vœu le plus cher, lecteur !

No 62 —PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. E. Perry, Yarmouth, Nouvelle-Ecosse

Noirs—7 pièces



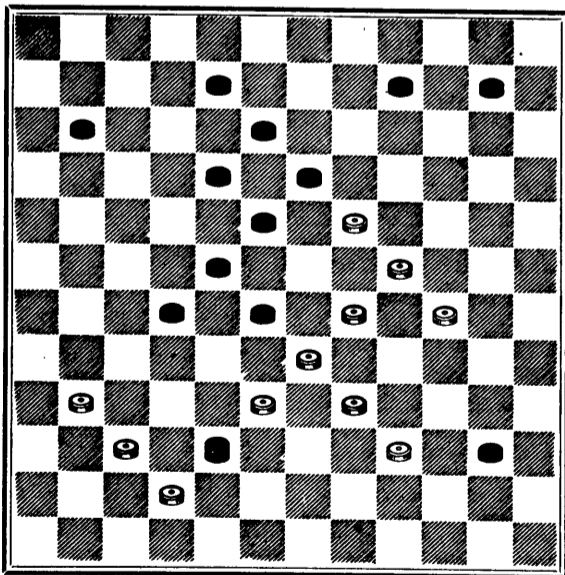
Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 74. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—14 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 72

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
33	26	20	33
66	60	54	49
55	49	44	55
56	50	45	56
53	47	42	40
27	21	48	27
21	21	18	29
72	43	gagne.	

Solution du problème d'Échecs No 61

Blancs	Noirs
1 D 7 D	1 <i>Ad libitum.</i>
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solutions justes du problème de Dames
72 : MM. A. Ladouceur, Ste-Cunégonde ;
Chs Huot, Sorel ; E. Viger, Valleyfield ;
Ant. Dugas, Longueuil ; J. Guy, Louis R.
Lamontagne, Montréal.

ANNONCE DE JohnMurphy & Cie

SAISON D'AUTOMNE 1892

DEPARTEMENT DE MANTEAUX

Nous avons dans notre grande salle du troisième étage des milliers de manteaux de toutes sortes qui ne peuvent être surpassés tant par leur haute nouveauté que par leurs prix incomparablement bas.

ETOFFES A ROBES

Nos étoffes à robes noires et de couleurs ne peuvent être surpassées, le public en général reconnaît ce département comme n'ayant pas d'égal en cette ville. Toutes nos étoffes à robes sans exception sont d'importation directe, c'est-à-dire que nous avons en main les plus hautes nouveautés du jour. Une visite à ce département est des plus importantes pour tout acheteur.

DEPARTEMENTS DES DENTELLES, GARNITURES ET ARTICLES DE FANTAISIE

Ces trois départements sont remplis de nouveautés et nous invitons tout spécialement Madames les Modistes de voir nos riches garnitures pour robes qui sont d'un goût recherché et à des prix incroyablement bas. Avantages spéciaux sont offerts à toutes les modistes.

JOHN MURPHY & CIE

coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

tel. tel. 2193

Federal tel. 53

PACIFIQUE CANADIEN

CHARS - DIRECTS

POUR

TOURISTES

De Montréal à Vancouver

Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p.m.

Chaque mercredi

De Montréal à Saint-Paul

Laisse la Gare Windsor à 11.15 a.m.

Chaque samedi.

De Montréal à Chicago

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

De Montréal à Boston

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi.

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal
266 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

Nous avons 25 milles pieds carrés de plancher, tout couvert de meubles de tout genre, et représentant une valeur de \$75,000, ce qui en fait le plus beau et le plus spacieux magasin de la Puissance.

FRED LAPOINTE,

1551, rue Ste-Catherine



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
nerveux, calmant toute irritation et aug-
mentant l'effusion et la force du fluide ner-
veux. Il est parfaitement inoffensif et ne
laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies
Nerveuses sera envoyé gratuitement à
toute adresse, et les malades pauvres
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig,
de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuelle-
ment préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne popu-
laire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHI-
CAGO** et autres villes dans les Etats de
l'Ouest, elle offre des avantages uniques;
étant la

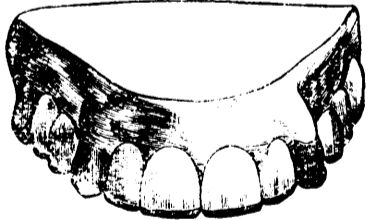
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration.
Donnant correspondances directes pour tous
chemins de fer américains. Seule route don-
nant des avantages pour

Eiddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la
Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-
vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal
ou à notre représentant

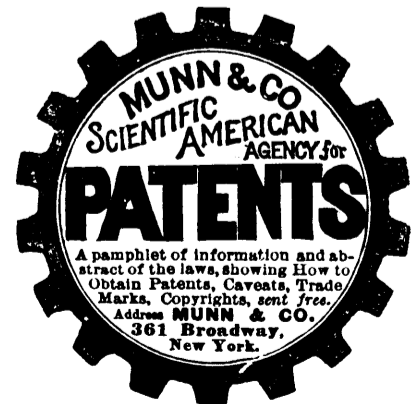
Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par-
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

DR BROSEAU

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL



A pamphlet of information and ab-
stract of the laws, showing How to
Obtain Patents, Caveats, Trade
Marks, Copyrights, sent free.
Address **MUNN & CO.**
361 Broadway,
New York.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la
bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

LE STAMINAL

Combinaison des principes vivifiants du bœuf et du blé mis en bouteilles
de 2, 4, 8 et 16 livres, par la Compagnie du

JOHNSTON'S FLUID BEEF A MONTRÉAL

245 15

ROBILVARD 27, rue St-André. — Seul Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon
embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens,
et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victo-
ria, Montréal. Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment
à UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurances contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$1,000,000
Actif au-delà de.....	1,550,000
Revenu pour l'année 1891.....	1,800,000

J. H. ROUFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PINARD DUPONT, Insp. des Agences

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tar-
te ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à
double cristallisation est employé pour la
préparation de cette Poudre à pâtisseries.
Il a toujours été coté A1 dans les fa-
mi les depuis au-delà de 30 ans et est main-
tenant (si possible), meilleur que jamais.
Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX**
Aliment indispensable dans les CRUAGES DIFFICILES,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à **C. ALFRED CHOUILLON**,
Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles
marchandises, que nous devons recevoir
prochainement, nous ferons une réduction
de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles
et cela durant tout le mois de juillet.
N'oubliez pas l'adresse,
FRED LAPOINTE,
1551, Sainte-Catherine

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN
24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés,
12 Planches de patrons et broderies.
Modes pratiques, savoir-vivre, partie lit-
téraire morale et soignée.
\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures
coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20
par an, à l'étranger.

Directrice : **Mme LOUISE D'ALQ,**
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au *Monde Illustré*.

Abonnez-vous au **MONDE
ILLUSTRE**, le plus complet et le
meilleur marché des journaux du
Canada

ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale.
— Visite et correspondance sollicitées.
Seul importateur des Pianos
Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et
des Orgues Eoliennes, Peloubet et
Dominion.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite
par les
**Poudres
Orientales**
les seules
qui assurent en trois
mois et sans nuire
à la santé le
DEVELOPPEMENT

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
mière classe. Dépôt général pour
la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine
MONTREAL Tél. Bell 6513



NE SONT
POINT un
médicament
purgatif, mais
bien une pré-
paration répa-
ratrice du sang, et un
tonique réconstituant.
Elles fournissent, en
effet, tous les élé-
ments de vitalité né-
cessaires au sang,
guérissent toutes les
affections provenant
de la pauvreté ou de
la trop grande fluidité
aqueuse du sang, ou
des humeurs viciées
qui s'y trouvent, don-
nent ton et vigueur
au sang et au système
entier, quel que soit le
travail excessif, les fatigues
mentales, la maladie
les excès et les indis-
crétions de toutes
sortes ont épuisés.
Leur action spécifique se fait sentir principale-
ment sur le système générique de l'homme et de
la femme, auquel il leur rend leur vigueur perdue.
Il corrige et régularise en même temps toutes
irrégularités et suppressions dans le fonctionne-
ment de ces organes.
TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés
mentales sont appesanties ou
s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit
devrait faire usage de ces pilules. Elles lui ren-
dront ses forces perdues, soit physiques, soit men-
tales.
TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles
guérissent efficacement
toutes ces suppressions, et toutes ces irrégulari-
tés qui amènent inévitablement une maladie
si on les néglige.
LES JEUNES GENS devraient avoir recours
à ces Pilules. Elles gué-
rissent toutes les suites des excès et des folies de
jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.
LES JEUNES FILLES devraient également
en employer. Ces Pi-
lules assurent la régularité de la menstruation.
En vente chez tous les pharmaciens, ou en-
voyés sur réception au prix (50c la boîte), en
s'adressant à **THE DR. WILLIAMS MED. CO.**
Brookline, Mass.